top

LES TRENTE **BRÉSILIENS** CULTES DE LA L1

p. 20

entretien

TITE

« NEYMAR EST ESSENTIEL, PAS IRREMPLAÇABLE »

p. 34

éclairage

ANGLETERRE

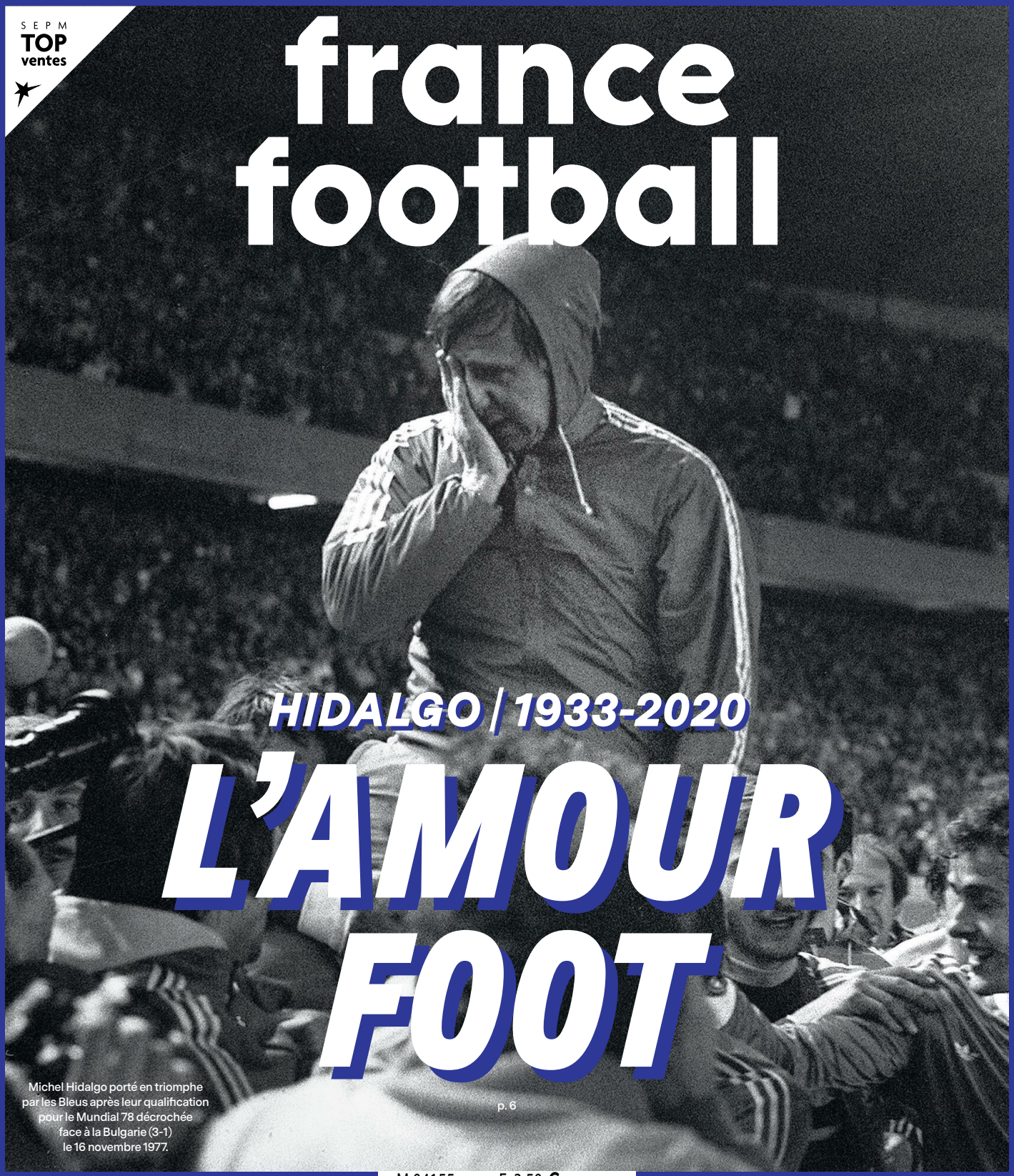
QUAND LES JOUEURS MONTRENT L'EXEMPLE

p. 42

france football

SEPM TOP ventes

france football



HIDALGO | 1933-2020

L'AMOUR FOOT

Michel Hidalgo porté en triomphe par les Bleus après leur qualification pour le Mundial 78 décrochée face à la Bulgarie (3-1) le 16 novembre 1977.

p. 6

3,50 € | mardi 31 mars 2020 | n° 3 853 | 75e année | francefootball.fr | ALL 3,80 € • ANT 4 € • BEL/LUX 3,80 € • CAN 7,50 $C • CH 4,50 FS • ESP/AND 3,80 € • GB 3,50 £ • GR 4,90 € • ITA 3,80 € • MAR 39 MAD • PORT CONT 4,90 € • REU 4 € • TUN 8 DIN | ISSN 0015-9557 | Photo L'Equipe

M 04155 - 3853 - F: 3,50 €

du lundi au vendredi sur la chaine L'Équipe

horaire spécial

18 h 30-20 h 00

L'ÉQUIPE DU SOIR

l'actualité du sport
en confinement avec Olivier Menard
et ses chroniqueurs

la chaine L'ÉQUIPE

disponible gratuitement canal 21 (TNT, Free, Bouygues, Orange, Fransat, Numéricable, SFR), canal 79 (Canalsat)

photos L'Équipe

Sommaire

zone mixte
4 Les 10… joueurs à la rue

hommage
6 Michel Hidalgo, amoureux foot

top 30
20 Les Brésiliens inoubliables de la Ligue 1
24 Rai : « L'histoire d'amour continue »

l'invité
34 Tite : « Le Brésil doit sans cesse se réinventer »

éclairage
42 Angleterre : le foot donne l'exemple

témoignage
44 Lucas Deaux : « L'être humain se croit au-dessus de tout »

fun zone
48 Conso, Faro
50 Le tacle à retardement de Julien Cazarre

Édito

Carrément magique

Un homme qui dit oui à trois numéros 10 en même temps et qui dit non au Real Madrid et à François Mitterrand, qui refuse de céder aux premiers diktats de com et qui accepte de passer pour un idéaliste suranné, qui fait jouer Luis Fernandez arrière droit et qui fait jouir des millions d'amoureux du foot lors d'une folle nuit sévillane, qui tient sa parole (en 1984, au moment de passer la main à Henri Michel) et qui n'en a jamais abusé pour décrier des successeurs et des héritiers pas toujours à la, à sa hauteur. Un bonhomme comme ça ne peut être ordinaire. Michel Hidalgo sera pour toujours l'incarnation d'un romantisme à la française qui nous manque tant depuis de nombreuses années maintenant. Avant que le foot tricolore ne se retrouve enseveli sous une chappe, certes dorée, mais tellement chloroformante, voire anesthésiante, il aura fait beaucoup pour la *French Touch*. Lui, l'apôtre d'une approche joyeuse, décomplexée, généreuse et pétillante. Lui qui a additionné plutôt que soustrait. Lui qui est rentré dans les mémoires populaires avec son K-way bleu de 1977 ou sa tenue bermuda et polo rayé de 1982. À cette époque-là, mon vieux, le panache n'avait rien d'une mauvaise limonade. À cette époque-là, donner le manche à son meilleur joueur n'avait rien d'un aveu de faiblesse ni de lâcheté. À cette époque-là, le style s'exerçait sur la pelouse plutôt que sur le banc ou derrière les micros. À cette époque-là, un coach pouvait pleurer sans passer pour une mauviette. Oui, vu comme ça, c'était mieux avant. Davantage qu'un déniaiseur de palmarès, le natif de Leffrinckoucke restera comme un poète alchimiste incomparable qui a réussi à transformer le plomb en or en gardant constamment le sourire, ses bonnes manières et son enthousiasme. À l'heure où le monde (et pas que celui du football) semble en quête de sens, de repères et de priorités, il aurait été un guide épatant. Et tellement entraînant.

Plus qu'un déniaiseur de palmarès, Michel Hidalgo restera comme un poète alchimiste incomparable.

À sa famille, *France Football* adresse ses condoléances les plus sincères.

Pascal Ferré

Direction, administration, rédaction, ventes
40-42, quai du Point-du-Jour 92100 Boulogne-Billancourt. Tél. : 01-40-93-20-20. Fax : 01-40-93-24-05. CCP Paris 9.427.90C.

Société par Actions Simplifiée
Siège social
40-42, quai du Point-du-Jour 92100 Boulogne-Billancourt.
Présidente
Aurore Amaury.
Principal associé
Les Éditions P. Amaury.

Directeur de la publication et directeur général,
Jean-Louis Pelé.

Éditeurs
Éric Matton, Sami Belhadj.

Directeur de la rédaction
Jérôme Cazadieu.

Rédacteur en chef
Pascal Ferré.

Rédaction en chef
Rémy Lacombe, Arnaud Tulipier.

Rédaction
Dave Appadoo, Olivier Bossard, Jean-Marie Lanoë, Christophe Larcher, Éric Lemaire, Francis Magois, Thierry Marchand, Roberto Notarianni, Frank Simon, Thomas Simon, Patrick Sowden, Patrick Urbini.

Assistante
Armelle Enkirche.

Responsables d'édition
Isabelle Talès, Laurent Crocis, Olivia Blondy.

Direction artistique
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst.

Responsables iconographie
Anne-Laure Vallet, Antony Ducourneau.

Directeur prépresse et fabrication
Bruno Jeanjean, Alexandre Matzneff.

Partenariats
Xavier Audebert, Julien Lizé.

Distribution
Presstalis.

Impression
Rotocolor & Newsprint.
Origine du papier
Italie.

Eutrophisation
PTot 0,018 kg/tonne de papier.

Commission paritaire
N° 0623 K 83518.

Abonnements
4 rue de Mouchy, 60438 Noailles Cedex. Tél. : 01-76-49-33-33. Mail : abo@francefootball.fr. France métropolitaine : 132 € (1 an). Autres pays sur demande. Modifications : joindre numéro d'abonné et/ou adresse.

Publicité commerciale
Amaury Media (01-40-93-20-20).

Présidente
Aurore Amaury.

Directeur général
Kevin Benharrats.

Directrice générale adjointe
Christèle Campillo.

Directeur de publicité
Pierre-Henri Paradas.

Le n° 3 852 de France Football, daté du 24 mars 2020, a été tiré à 69 603 exemplaires.

Ballon d'Or et *France Football* sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright *France Football* et *Presse Sports*. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

OJD DIFFUSION PEFC 10-31-3364

Éric Franceschi/L'Équipe - Jean-Claude Pichon/L'Équipe - Yann Le Duc/L'Équipe - Simon Stacpoole/L'Équipe

Les 10... **joueurs à la rue**

Il y a mille façons de rendre hommage à une gloire nationale ou à la légende d'un club. Par exemple, en donnant son nom à une rue, une avenue ou une place. Visite guidée.

Texte **Patrick Sowden**

1 Platini Place

À Indianapolis, ville des 500 Miles, on s'attend à trouver des noms de rues à la gloire de grands pilotes du passé. Mais prenez plein ouest, la 21e rue, sortez de la ville, longez le Ben Davis Park et ralentissez. Sur votre gauche débute la Maradona Drive. Quelques mètres plus loin, sur la droite, la Tardelli Lane, puis le Gullit Way avant la Platini Place, trois impasses. La suivante, le Beckenbauer Way, vous permet de retrouver la Maradona Drive tout en desservant le Cruyff Circle pour terminer Pelé Place. Un quartier résidentiel comme il en existe dans toutes les banlieues américaines avec ses maisons en bois cernées de jardins, barbecues et bannières étoilées sur de nombreux frontons. Toutes ces rues sillonnent un domaine érigé au début des années 1990. Pourquoi le promoteur a-t-il choisi de baptiser ces ruelles du nom de grandes gloires du soccer plutôt que d'opter, comme souvent, pour des noms de fleurs, d'arbres ou de peintres ? Mystère.

2 Alan Shearer Way

En Grande-Bretagne, il est d'usage de donner à des rues autour des stades les noms de ceux qui ont fait la grandeur du club. À Blackburn, par exemple. Pour se rendre au stade, prendre le Alan Shearer Way, du nom du buteur qui remporta son seul titre de champion d'Angleterre avec les Rovers en 1995. Les ruelles alentour rappellent également les grandes heures du passé avec Dalglish Drive, Flowers Close, Parkes Way ou Kendall Close. Près d'Old Trafford, les supporters avaient l'habitude d'emprunter le sir Matt Busby Way ; ils peuvent également se rendre au Théâtre des rêves via le sir Alex Ferguson Way. Celui qui est resté près de vingt-sept ans à la tête des Red Devils et a remporté treize titres de champion d'Angleterre méritait bien de laisser son nom sur une plaque. L'Écossais était d'ailleurs présent lors de l'inauguration en 2013, très ému.

3 Calle Maradona

L'histoire retiendra que c'est à Santa Rosa que la première rue en l'honneur du Pibe de Oro a été inaugurée en Argentine. Pourtant, il n'y est pas né, n'y a pas joué, mais l'idole doit cet honneur à la ténacité d'un étudiant qui, en 2003, soumet l'idée au conseil municipal de la ville. Plusieurs fois, il réitère sa demande et, deux ans plus tard, le conseil décide à l'unanimité de rendre hommage au champion du monde 86. La calle Maradona est née, non loin de la place Juan Manuel Fangio, autre héros de la nation.

4 Rua Eusebio

Eusebio est né à Lourenço Marques (aujourd'hui Maputo), au Mozambique, colonie portugaise. Mafalala, le quartier où il a grandi, est un lieu de pèlerinage pour ceux qui veulent connaître les origines du Ballon d'Or 1965 : la maison natale et la rua Eusebio da Silva Ferreira où la plaque s'accompagne d'un pochoir de la légende sur le mur blanc. Mais Lisbonne, théâtre de ses exploits avec le Benfica, ne l'a pas oublié. À sa mort en 2014, le footballeur entre au Panthéon national. Son portrait figure encore dans de nombreuses vitrines, entre deux maillots de CR7, l'autre mythe du pays. Quelques mois après sa disparition, une cérémonie réunissant le maire de la ville et le président du Benfica officialise une rue Eusebio à proximité du stade de la Luz.

Philippe Caron/L'Équipe - Patrick Boutroux/L'Équipe - Pierre Lablatinière/L'Équipe

5 George Best Crescent

Dans la banlieue de Sydney, à Baulkham Hills, une petite rue interpelle : George Best Crescent. On se rappelle alors que le génial Ballon d'Or 1968 a traîné ses crampons en fin de carrière en 1983 avec les Lions de Brisbane. Mais Brisbane est à près de 1 000 kilomètres de Sydney. Alors ? Alors, ce George Best est un homonyme, condamné à l'exil au XVIII[e] siècle pour avoir volé une montre. Beaucoup des premiers « colons » australiens furent des prisonniers envoyés de Grande-Bretagne. Le forçat, une fois libéré, était resté dans ce pays pour s'enrichir au point de posséder une grande partie des terres de la région. Et de donner son nom à une rue quelques siècles plus tard.

7 Lineker Road

Une plaque peut aussi raviver le souvenir d'un lieu disparu. Pourquoi avoir baptisé Lineker Road cette rue d'un quartier sans âme éloigné de quelques centaines de mètres du King Power Stadium, le stade de Leicester City ? Parce que c'est ici que s'érigeait le stade de Filbert Street où les Foxes et Gary Lineker ont évolué. Le club a déménagé en 2002, le stade fut détruit en 2003 pour laisser la place à une friche occupée par des parkings.

8 Emenike Road

L'Afrique n'est pas en reste lorsqu'il s'agit de rendre hommage à ses joueurs. Lomé, au Togo, a baptisé l'une de ses rues du nom d'Emmanuel Adebayor, son représentant le plus célèbre. Et Emmanuel Emmenike, s'il n'a pas laissé une trace indélébile à West Ham, en laissera une au Nigeria. Son nom figure, tel un « mécène » local, dans le domaine de Chewy View, à la périphérie de Lagos, où l'international nigérian a investi beaucoup de l'argent gagné à Fenerbahçe.

9 Calle Johan Cruyff

Trouver une rue au nom du génial Hollandais en Catalogne n'a rien de surprenant tant Cruyff a marqué la région. Mais on s'attendait à l'arpenter à Barcelone. Or, c'est à une centaine de kilomètres de là, dans le petit village de Vallfogona de Riucorb que le premier hommage de ce type, à l'initiative du maire, a été rendu en septembre 2016 quelques mois après la disparition du triple Ballon d'Or. La famille du plus célèbre numéro 14 de l'histoire du football était présente. Mais le Barça avait brillé par son absence...

6 Allée Maurice-Maertens

S'il est courant en Angleterre de voir des rues portant le nom de joueurs retraités mais vivants, il faut être mort pour avoir cet honneur en France. Et encore, on préfère baptiser les stades. On a cherché une rue Raymond-Kopa à Reims. En vain. Le Ballon d'Or 1958 doit pour l'heure se contenter d'une ruelle aux Herbiers, en Vendée ! À Lens, on n'oublie pas Marc-Vivien Foé. À Viviez, dans l'Aveyron, où Serge Mésonès, capitaine d'Auxerre auteur de l'égalisation face à Nantes en finale de la Coupe de France 1979 (1-4 a.p.) et décédé en 2001 alors qu'il disputait un match avec le Variétés Club de France, a appris à taper dans un ballon, on perpétue son souvenir avec une rue à son nom. Et Roubaix se souvient de Maurice Maertens qui créa l'Amical Club de Roubaix (devenu Stade Roubaisien) en 1896 à quatorze ans et en fut le capitaine jusqu'à sa mort, au front, en 1914. Le Stade n'est plus, le nom demeure.

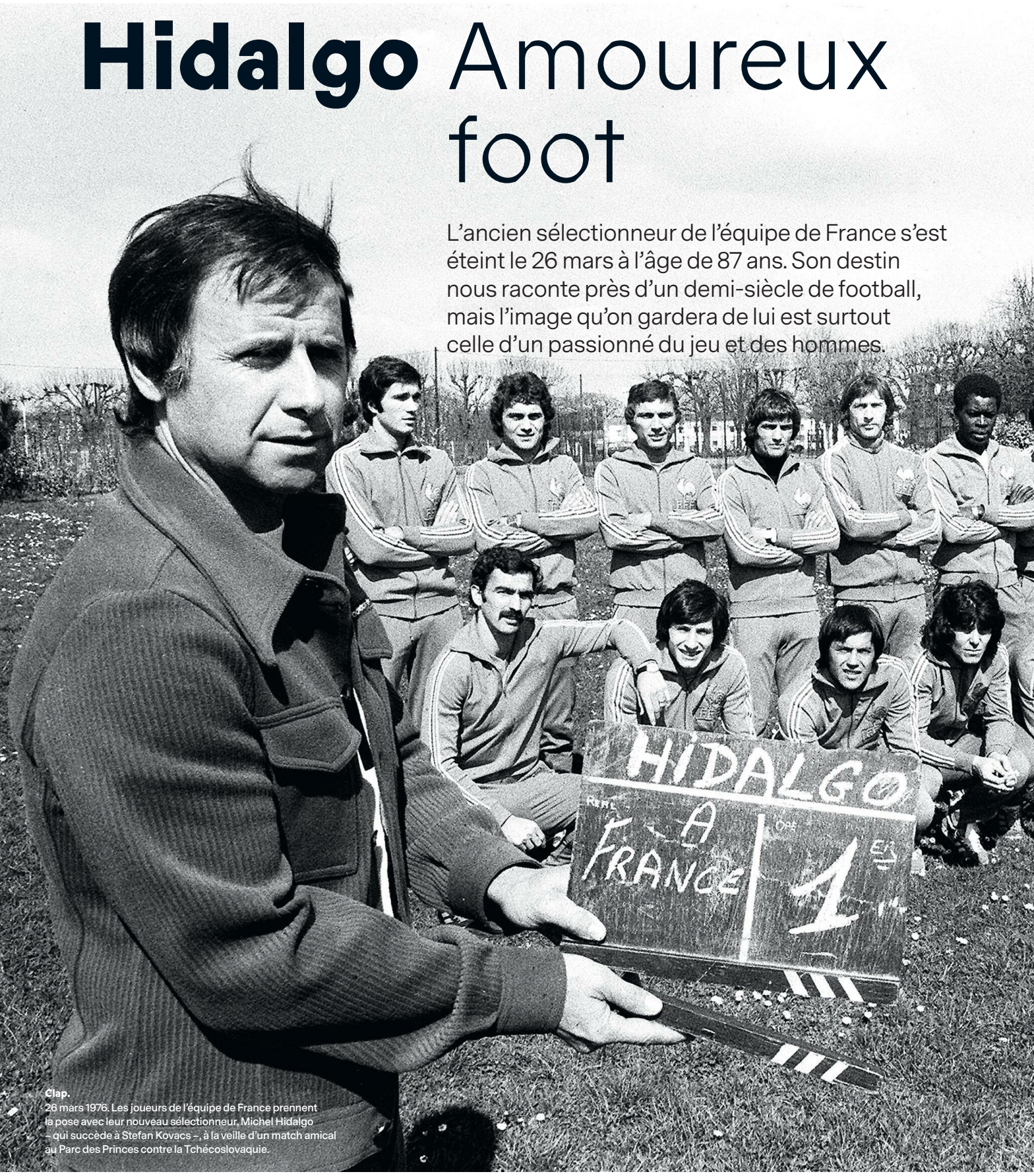
10 Parkjiseong-ro

Les noms de rue, ça va, ça vient. En 2005, la ville de Suwon rend hommage à l'enfant du pays Park Ji-sung, héros de la Corée du Sud lors du Mondial 2002 où le pays coorganisateur avec le Japon avait atteint le dernier carré. Logique. Mais, trois ans plus tard, une querelle clochemerlesque avec la commune voisine provoque la disparition du nom de la rue. En Turquie aussi, les rues se baptisent et se débaptisent au gré du bon vouloir des autorités politiques. Hakan Sükür, héros de tout le pays, avait son nom dans plusieurs endroits de Turquie. Mais le Taureau du Bosphore a eu le malheur de diffuser des opinions politiques peu en accord avec celles du maître du pays Recep Erdogan et il a dû s'exiler aux États-Unis, en Californie. Depuis, les plaques ont été descellées.

DR - Patrick Boutroux/L'Équipe - Sébastien Boué/L'Équipe - DR

Hidalgo Amoureux foot

L'ancien sélectionneur de l'équipe de France s'est éteint le 26 mars à l'âge de 87 ans. Son destin nous raconte près d'un demi-siècle de football, mais l'image qu'on gardera de lui est surtout celle d'un passionné du jeu et des hommes.



Clap.
26 mars 1976. Les joueurs de l'équipe de France prennent la pose avec leur nouveau sélectionneur, Michel Hidalgo – qui succède à Stefan Kovacs –, à la veille d'un match amical au Parc des Princes contre la Tchécoslovaquie.

L'Equipe

Joueur, syndicaliste, éducateur, cadre technique de la Fédération, puis entraîneur adjoint, sélectionneur, directeur technique national, même s'il accepta le rôle à contrecœur, mais également conseiller de Bernard Tapie à l'OM, à défaut d'être devenu le véritable maître d'œuvre du club comme il l'avait d'abord imaginé, ou même consultant télé et radio à ses heures perdues, Michel Hidalgo a vécu mille vies. S'il l'avait voulu, ce fils d'ouvrier-métallurgiste aurait même pu devenir ministre des Sports du gouvernement Fabius ou céder aux avances que lui avait faites le Real Madrid.

Pour fêter les cent ans de l'équipe de France, *France Football* avait réussi le pari de réunir tous les anciens sélectionneurs alors en vie, Just Fontaine, Henri Michel, Michel Platini, Gérard Houllier, Aimé Jacquet, Roger Lemerre, Jacques Santini et donc le premier d'entre eux à avoir remporté un trophée avec les Bleus. C'était un lundi d'avril de 2004 à Issy-les-Moulineaux, et en acceptant l'invitation, Hidalgo avait eu ces mots auxquels lui seul pouvait songer : « Quelle merveilleuse idée ! Ce sera la journée du cœur. » Resté jusqu'au bout un amoureux du foot et des hommes, l'ancien ailier droit du Stade de Reims était avant tout un amoureux de l'équipe de France.

Les huit années passées à sa tête, de 1976 à 1984, l'élan qu'il avait su lui redonner à une époque où celle-ci n'était plus rien, et ne se qualifiait plus pour aucun grand tournoi, mais aussi l'esprit profondément collectif qu'il était parvenu à insuffler à la génération Platini jusqu'à faire d'elle la meilleure d'Europe et, à un cheveu près, la meilleure du monde, demeurent son chef-d'œuvre absolu et son plus beau testament. Sur la photo ci-contre, prise la veille de son premier match, un France-Tchécoslovaquie amical (2-2) joué au Parc des Princes le 27 mars 1976, on reconnaît au passage Marius Trésor et Maxime Bossis en haut à droite, et juste en dessous, Michel Platini et Didier Six, quatre des futurs héros de Séville six ans plus tard et trois des champions d'Europe 1984. Une manière de nous rappeler que, très vite, son projet de jeu avait commencé à germer et sa marque de fabrique à se dessiner. Par la suite, il est arrivé que ses équipes connaissent des jours sans, qu'elles ne tiennent pas toujours leurs promesses et même qu'elles subissent parfois des échecs douloureux. Seulement, à la différence de celles d'Aimé Jacquet ou Didier Deschamps, pourtant montées sur le toit du monde, les siennes ne gagnaient jamais en jouant mal. Nuance. **P. U.**

Bio express

Michel Hidalgo
Né le 22 mars 1933, à Leffrinckoucke (Nord), décédé le 26 mars 2020, à Marseille (Bouches-du-Rhône).
Carrière de joueur : Le Havre (1952-1954), Reims (1954-1957), Monaco (1957-1966).
Palmarès : Championnat de France 1955, 1961 et 1963 ; Coupe de France 1960 et 1963. 1 sélection A (1962).
Carrière de sélectionneur et d'entraîneur : France A (adjoint 1973-1976, sélectionneur 1976-1984), Marseille (manager, 1986-1991).
Directeur technique national : 1982-1986.
Palmarès : Championnat d'Europe des nations 1984.
Son bilan avec l'équipe de France : 75 matches, 41 victoires, 16 nuls, 18 défaites, 139 buts marqués, 72 buts encaissés.

Le sélectionneur
À jamais le premier

Après avoir lancé la génération Platini en 1976 et redonné à l'équipe de France une ambition, un élan et un style, il a aussi été celui qui lui a offert Séville en 1982 et le premier titre de son histoire à l'Euro 1984.

Texte **Patrick Urbini**

De ses huit années à la tête de l'équipe de France (1976-1984), record de longévité pour un sélectionneur tricolore, il reste aujourd'hui un palmarès, un style de jeu flamboyant incarné par le « carré magique », des paris tactiques d'une audace folle, des mots toujours soigneusement choisis, de l'humilité teintée à la fois de sincérité et de bienveillance, des émotions encore présentes et des morceaux de bravoure inoubliables, des doutes, des déchirures et quelques drames humains aussi, mais d'abord peut-être des images.

Michel Hidalgo vêtu d'un coupe-vent Adidas à capuche, en larmes et porté en triomphe par ses joueurs un soir de France-Bulgarie au Parc des Princes et de qualification pour la Coupe du monde 1978. Michel Hidalgo en short et polo à rayures sur la pelouse de Valladolid, hors de lui et repoussé sans ménagement vers son banc par la police espagnole, tandis que le cheikh Fahid al-Ahmed aj-Jaber al-Sabah venait d'interrompre France-Koweït à la Coupe du monde 1982. Michel Hidalgo en costume gris et les yeux mouillés, encore, côte à côte avec Michel Platini, son capitaine, qui lui a pris le bras gauche pour le lever bien haut et faire aussi de cette victoire sur l'Espagne en finale de l'Euro 1984 son triomphe absolu. Platini, qui disait un jour de lui : « Michel était un adepte du beau jeu et toutes ses causeries étaient axées autour de cette idée. Il a donc toujours choisi des joueurs avec cette ambition collective esthétique. Peut-être pas toujours le meilleur intrinsèquement à chaque poste, mais le meilleur pour son ambition de jeu. D'ailleurs, notre équipe, celle qu'il avait façonnée, était obligée de bien jouer pour gagner… »

Avant de succéder au Roumain Stefan Kovacs, dont il était devenu l'adjoint dès 1973 après que Georges Boulogne l'eut coopté quatre ans plus tôt déjà, l'équipe de France n'était plus rien. Plus rien, en tout cas, depuis son épopée suédoise de la Coupe du monde 1958 achevée sur une troisième place et la longue traversée du tunnel qui s'était ensuivie. Très vite, pourtant, il avait su lui redonner un élan, un appétit et un projet. Très vite, il avait su trouver les bons relais, des cadres comme Henri Michel et Marius Trésor, mais également des jeunes comme Michel Platini. Très vite aussi, il avait su définir son rôle, son mode de fonctionnement et sa stratégie.

Qualification. 16 novembre 1977. Dans le vestiaire du Parc des Princes, entre Michel Platini (à gauche) et Dominique Bathenay. Les Bleus ont battu la Bulgarie (3-1) et vont disputer la Coupe du monde 1978, la première depuis douze ans.

« SUR LE TERRAIN, IL N'Y A PLUS QU'EUX, MOI, JE NE SUIS PLUS RIEN »

À la veille de son premier match contre la Tchécoslovaquie (2-2), le 27 mars 1976 au Parc des Princes, il expliquait : « Le style d'une équipe, ce sont les joueurs qui le donnent. L'entraîneur n'est donc pas le personnage central. Lui est là pour donner des conseils, des principes de jeu. Dès le coup d'envoi, la parole est aux joueurs. Sur le terrain, il n'y a plus qu'eux, moi, je ne suis plus rien. » Ce à quoi il avait ajouté au lendemain de cette première, qui fut aussi celle de Michel Platini, Maxime Bossis et Didier Six, un trio présent huit ans plus tard lors de l'Euro : « Je me suis contenté de dire : "Jouez avec vos qualités, celles des footballeurs français." »

Avec le recul, la trajectoire de l'équipe de France sous l'ère Hidalgo paraît simple, presque rectiligne. Un point de départ, le néant. Un point d'arrivée, le titre de champion d'Europe, premier trophée de l'histoire du football français. Et pour étapes intermédiaires, deux qualifications en Coupe du monde, 1978 et 1982, et Séville, dont Alain Giresse nous avouait un jour : « L'équipe de 1984 s'est construite là-dessus. Ce soir-là, on s'est dit : "Tiens, on est capables d'évoluer à ce niveau-là." Si tu ne passes pas le premier tour en Espagne et s'il n'y a pas Séville, tu reconstruis sur quoi ? » C'est oublier que la période 1978-1981 ressembla parfois à un tourment permanent et qu'Hidalgo ne fit pas toujours l'unanimité, ni dans l'opinion ni dans la presse. Il n'était pas certain d'avoir la force et l'envie de rester au retour d'un Mondial argentin agité par des désaccords sur les primes des sponsors ou l'affaire des maillots de France-Hongrie et précédé par une tentative d'enlèvement, chez lui en Gironde, à Saint-Savin-de-Blaye.

PLATINI : « ALIGNER TROIS NUMÉROS 10, Ç'A ÉTÉ L'IDÉE DU SIÈCLE »

Il n'était pas acquis non plus qu'il survive à la pression née au début de l'automne 1981 et au climat de défiance ambiant (« Hidalgo doit-il partir ? » avait titré un quotidien) avant que le France - Pays-Bas du 18 novembre (2-0) ne balaye ensuite

Au retour du Mondial argentin, il n'était pas certain de rester.

L'Équipe

Tension. 16 novembre 1977. France-Bulgarie (3-1), le stress sur le banc de touche avant la délivrance.

tous les doutes et n'efface les divergences, et qu'Hidalgo trouve cette inspiration géniale, restée à jamais sa signature : aligner ensemble trois numéros 10, Genghini, Giresse et Platini, dans un 4-3-3 pour être plus conquérant, plus audacieux et plus joueur encore. Dans le livre où étaient retracées sa genèse et sa légende, *le Carré magique, quand le jeu était à nous,* écrit en 2016 par Patrick Lemoine, un ancien de *L'Équipe*, Platini affirmait ainsi : « Aligner trois numéros 10 pour affronter les Hollandais avec la qualif en jeu, c'était vraiment gonflé. Pour moi, ç'a été l'idée du siècle… » Confidence et souvenirs du sélectionneur dans le même ouvrage à propos de cette soirée qui changea à jamais le destin du football français : « J'ai pris mes responsabilités. Les joueurs de classe s'adaptent toujours à la façon dont évolue un match. Nous avions besoin de garçons créatifs pour faire sauter le bloc hollandais et nous avions tout le personnel requis sous la main. Partant de là, l'organisation était secondaire, elle se mettrait en place d'elle-même. Et puis, je ressentais le besoin depuis longtemps d'avoir un gaucher de talent dans l'entre-jeu. Je l'avais trouvé, c'était Genghini. Tigana n'étant pas à 100 %, autant aligner Genghini… »

Hidalgo aimait le jeu, l'intelligence et le risque. « Jamais, en huit ans de mandat, je n'ai dit : "Il faut leur rentrer dedans." Je parlais toujours de plaisir, de bien jouer ensemble et cet état d'esprit s'est installé dans le groupe. » Hidalgo aimait ses joueurs et conservait toujours avec eux la bonne distance, ni

Il aimait le pouvoir des mots et des formules.

complice ni général d'armée, même s'il restait profondément joueur lui-même. « Je ne me souviens pas d'un joueur qui soit devenu un ennemi », confiait-il ainsi à Vincent Duluc dans *Au cœur des Bleus*. C'est encore Giresse qui nous expliquait : « Il avait réussi à réunir les intelligences, à nous faire comprendre le bien-fondé de sa démarche et à la partager avec nous. "On possède une vraie réflexion sur le jeu, un vrai savoir-faire technique : alors, appuyons-nous sur ça, jouons un jeu qui nous correspond bien et ce sera la meilleure façon d'être performants." C'est sans doute prétentieux de dire qu'on était une équipe intelligente. Moi, je préfère parler d'une équipe totalement concernée et imprégnée de cette

L'Équipe

Fondation. 18 novembre 1981. France - Pays-Bas (2-0). Le match clé, celui qui rend possible la demi-finale mondiale en 1982 et le succès lors de l'Euro 84. En haut, de gauche à droite : Marius Trésor, Gérard Janvion, Bernard Genghini, Maxime Bossis, Christian Lopez et Jean Castaneda. En bas, de gauche à droite : Dominique Rocheteau, Bernard Lacombe, Alain Giresse, Michel Platini et Didier Six.

idée de jeu à laquelle tout le monde adhérait. On jouait, on créait, on inventait… » Michel Hidalgo aimait aussi le pouvoir des mots et des formules (« J'ai eu la chance d'avoir Albert Batteux comme entraîneur quand je jouais à Reims et qui était un formidable orateur »), même s'il arrivait parfois que ses causeries et ses conférences de presse dégoulinent de bons sentiments. Et, quand il versait une larme, submergé par l'émotion et la victoire, il disait : « C'est plus de la faiblesse qu'autre chose et je regrette de le faire en public. Mais cela ne se commande pas. »

« INVENTER, JUSQU'À L'ÉPUISEMENT »

À la veille de la finale de l'Euro 84, voici par exemple les paroles que l'ancien sélectionneur avait couchées par écrit sur son cahier avant de les partager avec les journalistes présents ce jour-là à Saint-Lambert-des-Bois, la retraite des Bleus durant la compétition : « Tant que nous n'avons rien gagné, nous ne sommes rien. Pour la première fois, nous nous trouvons devant un match qui survivra au temps. Il faudra inventer, jusqu'à l'épuisement. La meilleure chose qui soit, c'est d'aimer ce match que nous allons jouer. On l'aime déjà. Et aimer, c'est vouloir. »

« Je n'ai jamais demandé à Michel (*Hidalgo*) qu'il sélectionne un joueur. »

Michel Platini

Autre anecdote rapportée par Platini : « Avant les matches, Michel faisait sa causerie technique qui portait sur des notions quasi philosophiques. Il nous parlait du jeu, du cœur, de la passion, des valeurs que l'on porte. Une fois, il nous a fait un speech sur les filles qui cousaient les coqs sur nos maillots, en évoquant leur fierté et en nous disant qu'on jouait pour elles… Il avait une morale et une façon très romantique de concevoir le jeu. Après, on se réunissait entre nous, on entrait alors dans les détails et on se répartissait les rôles pour savoir qui faisait quoi. » Giresse, toujours : « Parfois, devant tout le monde, son discours c'était aussi : "Les ballons à Michel et Gigi, et à disposition !" Il donnait l'idée directrice, mais jamais au point de définir un cadre strict. »

UNE AVENTURE COLLECTIVE JALONNÉE DE PURS INSTANTS DE GRÂCE

Il y eut donc Séville, le 8 juillet 1982, ce France-Allemagne de légende, ce premier carré magique Giresse-Tigana-Genghini-Platini, Patrick Battiston qu'on évacue sur une civière vers une clinique voisine, la douleur d'un sélectionneur qui vient de perdre une demi-finale de Coupe du monde aux tirs au but à force de trop vouloir jouer et ce vestiaire inondé de tristesse. « Ce soir-là, se souvenait Hidalgo, je me suis retrouvé devant des gamins. Une classe de maternelle quand les mamans ne sont plus là. Je n'avais jamais vu des mômes aussi détruits. » Il y eut aussi France-Espagne, deux ans plus tard, ce premier titre, ce carré magique version 2.0 Giresse-Tigana-Fernandez-Platini, cette « bande de potes qui jouait bien », comme disait son capitaine, et une aventure collective jalonnée de purs instants de grâce, ce 5-0 à Nantes contre la Belgique ou encore cette demi-finale au Stade-Vélodrome de Marseille face au Portugal (3-2), arrachée au forceps au bout du bout de la prolongation, une sorte de Séville à l'envers. À l'époque, beaucoup avaient prêté à Platini une influence démesurée et le soupçonnait de faire l'équipe. Pour autant, chacun savait ce qu'il faisait et ce qu'il devait à l'autre. Hidalgo : « Mon rôle consistait à laisser Michel dans ce qu'il savait faire. Marquer, faire marquer et organiser le jeu. Mon apport, c'est d'avoir toujours aligné beaucoup de joueurs offensifs. » Platini : « On avait une ossature en 1984, davantage de bouteille et une approche tactique différente, moi à la Juve et les Bordelais, et à un certain moment, on s'est donc pris un peu plus en main. Mais je n'ai jamais demandé à Michel qu'il sélectionne un joueur, jamais de la vie. »

« J'ÉTAIS TRISTE DE PARTIR. JE ME SUIS PRONONCÉ TROP VITE, TROP TÔT »

Parti sur une victoire historique, après avoir annoncé à l'avance son départ, préparé sa propre succession et installé son adjoint, Henri Michel, dans ses traces (« Reste avec moi, je te donnerai l'équipe », lui avait-il dit en 1983), il en avait cependant nourri quelques regrets. « J'étais triste de partir. Je n'étais pourtant pas usé, mais j'ai respecté ma parole. Je me suis prononcé trop vite, trop tôt. »

De ces 3 014 jours passés à aimer l'équipe de France et à la pousser à attaquer, reste aussi un bilan et des statistiques exceptionnelles : 75 matches, 41 victoires, 16 nuls, 18 défaites, une demi-finale de Coupe du monde et un titre de champion d'Europe, mais aussi un nul 2-2 au Maracana de Rio le 30 juin 1977 ou une victoire 2-0 sur la Squadra Azzurra le 23 février 1982, la première depuis soixante-deux ans, 89 joueurs utilisés, dont 64 nouveaux. « Je n'ai pas tout réussi, disait-il, je me suis parfois trompé aussi, mais… » **P. U.**

Patrick Boutroux/L'Équipe

Héros.
27 juin 1984, finale de l'Euro au Parc des Princes contre l'Espagne (2-0). Le jour de gloire des Michel, Platini et Hidalgo (ci-dessus). Le premier a inscrit neuf buts en cinq matches, le second, qui tire sa révérence ce soir-là, a offert à la France son premier titre majeur.

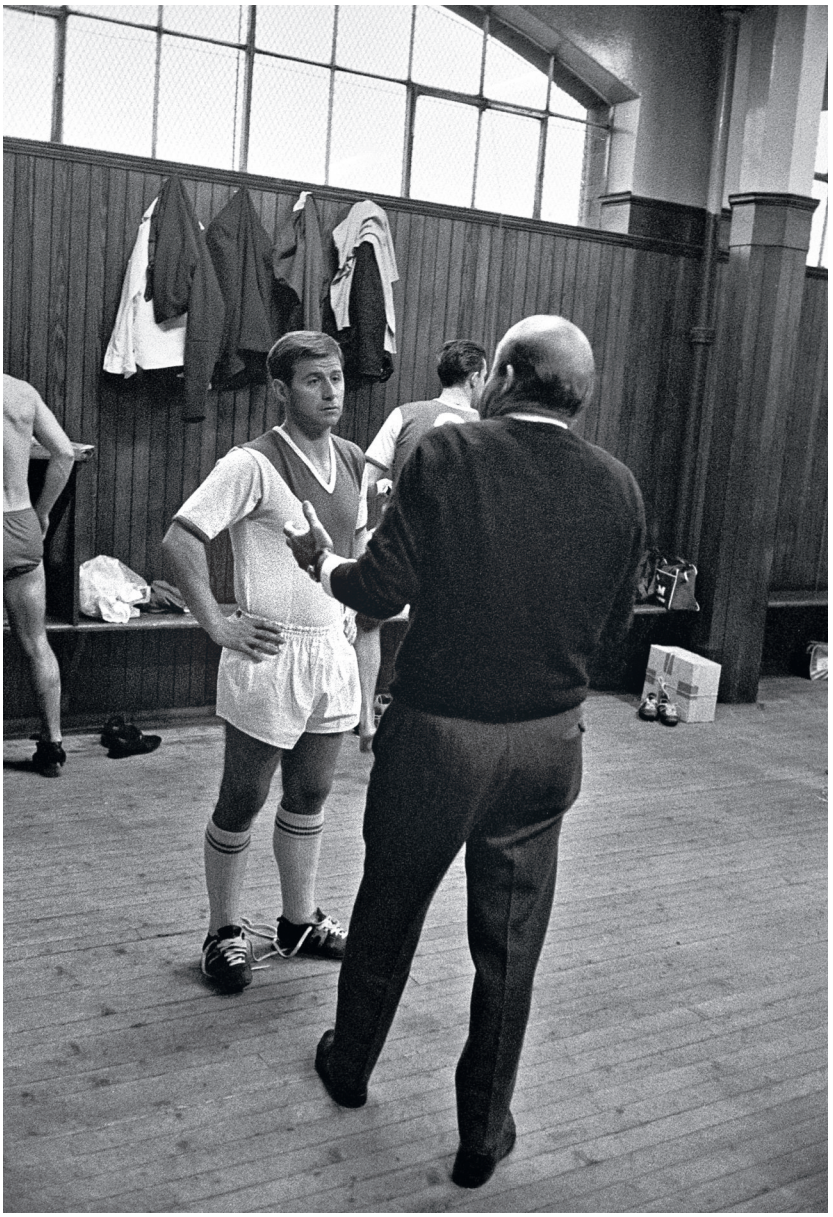
L'Équipe

Le joueur
Pour vous servir

Équipier modèle au Stade de Reims, puis homme de base de l'AS Monaco, le futur sélectionneur a beaucoup appris sous les ordres d'Albert Batteux et Lucien Leduc.

Texte **Christophe Larcher**

Ils sont quatre membres d'un cercle très fermé, et Michel Hidalgo est l'un d'eux : buteur français d'un club français en finale de la Coupe d'Europe des clubs champions. Les moins chenus se souviennent de Basile Boli, décisif en 1993 pour l'OM. Il faut remonter à 1956, année de la première édition de la fameuse compétition, pour citer le trio de Rémois qui a fait douter en ce 13 juin le grand Real Madrid d'Alfredo Di Stefano, vainqueur 4-3 : Michel Leblond, Jean Templin et donc Michel Hidalgo, alors ailier droit. Cinquante ans plus tard, dans *L'Équipe,* il se remémorait son émotion de jeune homme : « Rencontrer le Real en finale était quelque chose d'énorme. C'était déjà le plus grand club du monde ! Et moi, à 23 ans, au milieu des stars de Reims… » Il est alors depuis deux saisons au service du collectif bâti par Albert Batteux, immense théoricien du jeu, et guidé par Raymond Kopa. Le club champenois l'a repéré au Havre, où il fait ses débuts professionnels en 1952. Michel Hidalgo a plusieurs fois raconté son trouble au moment d'intégrer son nouveau vestiaire, « flatté et intimidé de côtoyer les Kopa, Penverne et Jonquet », déjà vedettes du football tricolore. Toute sa carrière, le natif de Leffrinckoucke, près de Dunkerque, titulaire d'un CAP ajusteur, s'est signalé par cette modestie, héritage d'une éducation dispensée par des parents émigrés espagnols qui s'installèrent dans le nord de la France, puis en Normandie.



Attention. 12 septembre 1961, dans le vestiaire d'Ibrox Park, à Glasgow, avant le tour préliminaire retour de C1 contre les Rangers. Michel Hidalgo écoute religieusement les consignes de son entraîneur Lucien Leduc. Cela n'empêchera pas Monaco, déjà battu 2-3 à l'aller, de s'incliner sur le même score.

Son gabarit modeste, sa vivacité balle au pied et sa capacité à tourner autour de son défenseur valent rapidement à Michel Hidalgo le surnom de « libellule ». Le joueur ne possède pas une classe folle mais se met sans broncher au service du collectif rémois. Surtout, pendant trois saisons, le futur sélectionneur des Bleus s'imprègne des méthodes d'Albert Batteux, « un fantastique passeur de mots, un conteur extraordinaire, un psychologue, un idéologue », dira-t-il, également marqué par les vertus humaines du technicien.

LES VERTUS DU « PÈRE LEDUC »

Pourtant, en 1957, il est envoyé à l'AS Monaco. Sur le moment, il prend un coup au moral mais c'est en Principauté, pendant neuf saisons, qu'il vivra la période la plus accomplie de sa carrière avec, au passage, deux titres de champion de France (1961 et 1963, après celui obtenu en 1955 avec Reims) et deux Coupes de France (1960 et 1963). Encore une fois, son épanouissement doit beaucoup à l'un des grands noms de l'école du jeu français : Lucien Leduc. Un homme qui l'a marqué bien au-delà de ses vertus de tacticien : « Le "père Leduc", comme on l'appelait, était plus qu'un coach. C'était un profond humaniste qui savait ajouter à la joie naturelle de jouer de ses troupes un esprit de compétition. C'était aussi un magnifique conteur qui enjolivait toutes ses histoires d'un humour extraordinaire. » Nommé en 1958, Lucien Leduc a l'œil. Il fait reculer Michel Hidalgo au milieu de terrain, s'appuyant sur son intelligence de jeu et sa belle activité. Un tournant dans sa carrière.

Chacun de ses gestes trahit la volonté d'être agréable aux autres.

L'Équipe

Frustration. 13 juin 1956, première finale de Coupe d'Europe des clubs champions au Parc des Princes. Le Stade de Reims de Michel Hidalgo, auteur du troisième but champenois, s'incline 4-3 devant le Real Madrid de Rafael Lesmes.

Il gagne en autorité, assume davantage de responsabilités, parfaitement assorti à son alter ego Henri Biancheri. Dans la revue *Miroir du Football*, il est décrit comme « un joueur qui s'interroge, qui réfléchit, sans excès de pessimisme, mais avec une sévérité méritoire ». L'AS Monaco joue bien, séduit. En 2005, dans *France Football*, Michel Hidalgo résumera avec nostalgie ces années fastes : « Monaco était encore un village. Lucien Leduc avait impulsé sa rigueur et son professionnalisme, un esprit de famille aussi, avec un projet de jeu fondé sur la vivacité et la possession du ballon. Je retiens la sérénité et le formidable plaisir que nous avions d'évoluer ensemble. » Comme à son habitude, Michel Hidalgo ne cherche ni la lumière ni les titres de la presse, même s'il devient logiquement capitaine de l'ASM et homme de confiance de Lucien Leduc. Comme sous les ordres d'Albert Batteux, il engrange une formidable connaissance du jeu et des hommes : « J'ai eu la chance de rencontrer des personnalités qui ont cherché à m'élever. Nous, footballeurs, nous avons ce bonheur de rencontrer beaucoup de monde, de voyager. Si on ne fait pas de progrès, c'est qu'on ne s'en donne pas la peine. »

« UN EXEMPLE DE CONSCIENCE PROFESSIONNELLE »

De 1961 à 1963, il atteint sa pleine maturité, les spécialistes sont unanimes sur son compte. « Il pourrait être cité comme le modèle du footballeur professionnel, poursuit *Miroir du Football*. Il fait partie de ces abeilles dévouées à la collectivité, de ces chevilles ouvrières qui donnent beaucoup et reçoivent peu. Il a sur le football des idées saines et précises. »De son côté, *FF* explique qu'à 30 ans, « il est devenu un stratège inlassable, lucide, intelligent sur le terrain comme dans la vie, que tous les Azuréens admirent au point de le surnommer "le Diable" ».

En mai 1963, au moment du doublé de l'AS Monaco, notre hebdomadaire lâche carrément la bride des louanges : « Michel Hidalgo est ennemi du jeu personnel, un exemple de conscience professionnelle et d'abnégation. Chacun de ses gestes trahit la volonté d'être agréable aux autres. Il n'aime pas briller, il aime servir. » La presse réclame son retour en équipe de France qui, à l'époque, se cherche un nouvel élan.

En vain... Il restera à jamais le titulaire d'une unique sélection, d'une seule mi-temps en bleu même. Le 5 mai 1962, à Florence, face à l'Italie, il remplace à la pause l'Angevin Stéphane Bruey. La France s'incline (1-2) et le sélectionneur Albert Batteux quitte son poste peu après. Michel Hidalgo arrête sa carrière en 1966. Il s'occupe depuis quelque temps déjà des cadets de l'AS Monaco. Surtout, il a été élu à la présidence de l'UNFP (syndicat des joueurs professionnels) en 1964 et se démène pour la promotion du contrat à temps et l'élaboration d'une convention collective équitable. Une décennie plus tard, il est nommé sélectionneur de l'équipe de France...

L'Équipe

« Un joueur, on ne peut pas l'humilier »

En avril 2004, *FF* avait réuni les huit sélectionneurs de l'équipe de France encore en vie et leur avait posé les mêmes questions sur leur vision du métier. Voici les réponses de Michel Hidalgo.

« Quelles sont les trois qualités indispensables pour occuper le poste ? Et les trois défauts à éviter à tout prix ?

On ne peut pas modéliser un entraîneur, mais il faut qu'il ait la passion, la plus grande force de l'univers. Et la communication, qui n'est pas du bavardage, mais une forme de savoir-vivre. Les entraîneurs "grande gueule-petites oreilles" n'ont plus cours… Enfin, l'humanisme, le respect qu'on doit avoir vis-à-vis des hommes. Un joueur, on ne peut pas lui dire n'importe quoi, ni l'humilier. On avait du bien-être dans cette équipe de France. Premier défaut à éviter, la suffisance, croire que, parce qu'on est là, tout est fait. Puis avoir des certitudes : elles peuvent tuer. Je préfère avoir la discipline du doute, qui fait ouvrir les yeux, agrandir son regard. Enfin, le manque de compétences techniques et psychologiques. Le milieu à quatre, je l'ai imposé aux joueurs, ils étaient contre ! En les rassurant, en leur disant que j'assumerais la responsabilité d'un échec. Etla réussite m'a donné du crédit.

Se prépare-t-on à exercer la fonction ? Et peut-on improviser ?

J'ai vécu la meilleure position en étant quatre ans le numéro 2, ce qui m'a permis d'être au contact des joueurs, au milieu d'eux, et de voir comment ils vivaient, mieux qu'en étant responsable. Par ailleurs, j'ai eu la chance d'avoir quatre maîtres qui m'ont préparé à la fonction : Albert Batteux, Lucien Leduc, Georges Boulogne et Stefan Kovacs. Ils ont fait ma formation continue, forgé mon expérience, parce que le savoir, ça ne s'invente pas. L'improvisation peut être magnifique, mais elle représente un très grand danger. Seuls les créateurs peuvent improviser sur le terrain. En dehors, il faut tout préparer. J'ai donc demandé à être entouré d'un staff qui n'a cessé de s'étoffer au fil des années, afin de m'aider dans cette préparation qui représente 50 à 60 % de la réussite.

Quels sont les liens du sélectionneur avec la Fédération française de football ?

J'avais une très grande complicité avec Fernand Sastre, le président, mais également avec Georges Boulogne, le DTN, ainsi qu'avec les entraîneurs nationaux, Henri Guérin, Gaby Robert, Jacky Braun. Bien entouré, tu te sens plus costaud. Après un match perdu, ou avant d'annoncer une sélection, j'avais une réunion le matin vers 8 h 30 avec Fernand et on se posait des questions. Qu'est-ce qu'on fait ? Qui on prend ? J'avais le pouvoir de décision, mais je voulais avoir son avis, et il me le donnait. Ensuite, on allait tous les deux devant la presse. J'admets qu'un président de la FFF doive tout connaître, parce qu'il ressent les choses à sa manière.

Quels rapports le sélectionneur doit-il entretenir avec le monde professionnel ?

Avoir de bons rapports avec tous les entraîneurs, c'est indispensable. Quand j'ai pris une ossature stéphanoise, il fallait bien que j'aie des contacts réguliers avec Robert Herbin. J'étais obligé de m'incliner devant ce qu'il me confiait… même si cela me contrariait lorsque j'avais une idée concernant certains de ses joueurs !

Quel type de management le sélectionneur doit-il opérer ?

J'ai instauré un management participatif. Le management, c'est le souci du résultat. Et, avec la participation, on partage les idées et les actions, mais on ne s'appauvrit pas, on s'enrichit.

Quelle est l'organisation idéale autour de l'équipe de France ?

Le sélectionneur passe deux heures sur le terrain, puis une heure devant la presse. Il doit avoir une grande capacité de travail et de concentration, avoir du temps pour mûrir sa réflexion. C'est pour cette raison que je me suis entouré d'un staff de qualité : Marc Bourrier, Gérard Banide, Ivan Curkovic, Henri Guérin, qui nous déchargeait des contingences pratiques dans la préparation des stages. Plus un staff médical : le docteur Vrillac et deux kinés. Il ne nous manquait qu'un lieu comme Clairefontaine, parce que, à mon époque, on résidait dans des hôtels, à Saint-Germain-en-Laye, puis à Jouy-en-Josas. Aujourd'hui, l'équipe de France fonctionne selon le même principe : un homme à chaque poste. L'efficacité est à ce prix.

Succession. 12 novembre 1975. Trois jours avant son dernier match à la tête des Bleus contre la Belgique (0-0), Stefan Kovacs (à droite) passe le relais à son adjoint, Michel Hidalgo, devant le groupe France réuni.

L'Équipe

Historiques.
En ce 19 avril 2004, *France Football* avait invité Michel Hidalgo (au premier plan, au centre) ainsi que les sept autres sélectionneurs de l'équipe de France encore en vie à l'époque : Jacques Santini, Aimé Jacquet, Roger Lemerre, Gérard Houllier, Henri Michel, Just Fontaine et Michel Platini.

Bernard Matussière/L'Équipe

« Le sélectionneur n'est plus un adjudant-chef devant lequel les joueurs claquent les talons ! »

Une relation étroite avec un ou plusieurs joueurs est-elle nécessaire ?

Ce n'est pas une condition sine qua non. Mais il faut avoir les joueurs influents avec soi. Et entretenir le lien en dialoguant avec eux. On ne peut plus décider seul. Le sélectionneur n'est plus un adjudant-chef devant lequel les joueurs claquent des talons ! L'autorité ne se dilue pas pour ça. Personnellement, j'aimais bien les avis de Platini, Giresse, Bossis et Trésor, et je les réunissais parfois pour les sonder.

Existe-t-il un jeu spécifique à l'équipe de France ?

On choisit son jeu en fonction des joueurs que l'on a et de ce que l'on aime. Avec un Platini et un Giresse, notre jeu était court, vif, plein de vivacité d'esprit. Et cela me convenait, car c'est ce jeu que j'aime et que j'ai pratiqué durant ma carrière. À Reims, avec Albert Batteux, qui avait tout inventé dans le football, puis à Monaco, avec Lucien Leduc.

Matches de compétition, matches amicaux : comment le sélectionneur gère-t-il son équipe et la fait-il évoluer ?

Il faut avoir des exigences à chaque match. Demander beaucoup aux joueurs, c'est ainsi que l'on progresse. Et les matches amicaux permettent de prendre des risques, d'avoir des "fantaisies", en essayant de nouveaux joueurs, afin de "piquer" les anciens, ou de tenter des options de jeu un peu différentes. Si l'on considère qu'un sélectionneur s'appuie sur environ quarante joueurs, il est indispensable de renouveler 20 % d'entre eux chaque année, entre ceux qui prennent de l'âge et ceux qui n'ont plus le niveau. Les matches amicaux servent à intégrer les nouveaux progressivement.

Quelles sont les différences entre le rôle de sélectionneur et celui d'entraîneur ?

Dans le temps, il y avait un sélectionneur qui faisait l'équipe et un entraîneur qui la préparait sur le terrain. Maintenant, le sélectionneur est également l'entraîneur. Il est le patron. Et aussi l'unique responsable devant la FFF, les médias, le public… » ff

Le jour des adieux

Le 12 février dernier, les champions d'Europe 1984 avaient donné rendez-vous à leur ancien sélectionneur, à Marseille. Des retrouvailles pleines d'émotions mais aussi de fous rires.

Texte **Jean-Marie Lanoë** et **Patrick Sowden**

Le restaurant *le David,* ultramoderne, est situé tout en bas du Prado, face à la mer, même si la grande bleue est un peu loin. C'est là que Riton, alias Henri Émile, a voulu ces dernières retrouvailles. Les anciens de 84, plus quelques autres, pour un ultime rendez-vous avec leur « papa » – Bernard Lacombe dixit – Michel Hidalgo. C'est que Riton aura toujours été reconnaissant à l'ancien sélectionneur de lui avoir mis le pied à l'étrier. « Je dois tout à mon ami, mon maître, dit-il ému. Ça remonte aux années 1970. Lui était entraîneur national sur le secteur de Bordeaux, moi j'allais être nommé CTR à Limoges. Nous avions un ami commun, le policier Roland Chatard, qui nous a mis en relation. On s'est alors occupés tous les deux à titre amical de l'équipe de France de la Police. Et puis, en 1973, quand Michel est devenu l'adjoint de *(Stefan)* Kovacs, il m'a fait nommer à la DTN et je suis devenu entraîneur adjoint chez les Espoirs. »

En ces temps héroïques, quand Riton fréquentait les Espoirs et Hidalgo les A, avant chaque rassemblement de leur sélection, ils se retrouvaient au *Petit Montpensier,* un restaurant parisien pas loin de l'Opéra. « Michel était dans des croyances amicales », souffle Henri Émile qui deviendra plus tard « super intendant » de l'équipe de France à la place d'Henri Guérin lors de l'intronisation d'Henri… Michel, fin août 1984. Hidalgo avait quitté ses fonctions après l'Euro gagné à domicile et huit ans de bons et loyaux services. Henri Émile, lui, restera vingt ans à son poste et fidèle toute sa vie à son pote. On comprend mieux, dès lors, sa gratitude et l'idée qui a germé dans sa tête quand la santé d'Hidalgo s'est brutalement dégradée. Cette réunion aurait dû se tenir en 2019 mais la difficulté d'ajuster tous les emplois du temps, et notamment celui de Michel Platini, reporta le projet au 12 février 2020.

LES TAXIS DU SOUVENIR

Retiré à Montpellier, il n'était pas difficile pour Riton, roi de l'organisation, de concocter une réception à Marseille. Ce jour-là, tout le monde est arrivé vers midi, « sans publicité », s'est réjoui Alain Giresse. Beaucoup de joueurs ont fait le trajet ensemble, comme un collectif retrouvé. « Je suis descendu avec Dominique Rocheteau et Joël Bats depuis Gerland », raconte Bernard Lacombe. « Je suis parti la veille et j'ai dormi chez Jean Tigana à Cassis », confie Bernard Genghini. « On est partis de Cannes avec Bruno *(Bellone)* et Christian *(Lopez)* », rapporte Luis Fernandez. Tels des taxis du souvenir…

Giresse commente : « Ce n'était pas dans le but de lui faire plaisir, parce que c'était sans doute la dernière occasion, mais parce qu'on avait tous envie de nous retrouver, de le retrouver, c'était spontané. »

Une demi-heure plus tard, Michel Hidalgo, considérablement amaigri, arrivera en ambulance et dans son fauteuil roulant. Il y a là aussi l'un de ses meilleurs amis, Nicolas Philibert, président de l'UMS Foot Montélimar, qui a aidé Henri Émile à monter « l'événement ». Pour le sélectionneur, ce raout n'est pas une surprise ; il savait. Dans le salon réservé, chacun s'est alors présenté. Compte tenu de son état, il pouvait avoir des absences. Mais c'est comme si la présence de tous l'avait stimulé. « Il identifiait bien les noms, a constaté Philippe Tournon, devenu chef de presse de la FFF sous Hidalgo et bien sûr présent en ce jour si spécial. Chacun résonnait à son esprit. Il a même mangé de très bon appétit, des coquilles Saint-Jacques. Et il a bu deux bières ! » « Oui, il nous a tous reconnus, renchérit Manuel Amoros. Il avait toute sa tête, même si le corps ne suivait plus. Il a eu un petit mot pour chacun. Il était un peu mon père spirituel, c'est à lui que je dois d'être allé en équipe de France. On habitait tous les deux à Marseille, on se croisait régulièrement, on déjeunait ensemble. »

« Mais c'est vous, moi je n'ai rien fait. »

Michel Hidalgo à ses anciens joueurs

LE DISCOURS DE PLATINI, LES CHAMAILLERIES DU CARRÉ MAGIQUE

Les joueurs qu'il avait tant aimés le lui rendaient bien et s'efforçaient de lui faire la conversation, ce dont il semblait se réjouir. Genghini : « Michel *(Platini)* a fait un petit discours et a insisté pour que Michel *(Hidalgo)* en fasse un. Il parlait bas et a juste dit : "Mais c'est vous, moi je n'ai rien fait." Il avait ce petit sourire au coin des lèvres, on voyait qu'il était heureux. C'est tellement lui, tellement symbolique de sa personnalité, de sa vie. » « J'ai fait un petit speech improvisé où j'ai dit notre fierté d'être avec Michel, et ma fierté personnelle d'être ainsi entouré de mes coéquipiers, a confirmé Platini à *L'Équipe.* Je savais déjà qu'ils avaient des valeurs, mais franchement, après ce qu'ils ont montré, je leur dis encore plus bravo ! » À quoi Hidalgo répondra plus tard qu'il était « fier d'avoir été à la tête de cette équipe ».

La retenue et la réserve ont doucement laissé place à la joie de se retrouver « comme des potaches magnifiques, dit Tournon. Des éclats de rire fusaient de partout et visiblement, ça le comblait ». En guest-stars, déconneurs en chef, Jean Tigana et Luis Fernandez se chambraient avec délectation. C'est une photo de groupe qui a déclenché la rigolote polémique. Une photo du « carré magique », sauf qu'ils étaient cinq dessus. « C'était Laurel et Hardy, raconte Lacombe dont on ne suspectera jamais la mémoire de défaillir. Ils se chicoraient ! On était tous autour de Jeannot quand il disait à Luis : "C'était mieux quand tu jouais arrière droit, comme contre la Belgique à Nantes, comme ça, tu ne nous gênais pas au milieu de terrain !" » C'était à l'Euro 84. En raison de la suspension d'Amoros et de la blessure d'Yvon Le Roux, Hidalgo avait dû

Passion.
28 avril 2008, à son domicile marseillais. Michel Hidalgo brandit fièrement le maillot que les Tricolores portaient lors de l'Euro 84. Une tunique qu'il a toujours portée dans son cœur.

Éric Francesch/L'Équipe

Ils lui disent merci

Juste après l'Euro 1984 qui marquait la fin de son mandat de sélectionneur, *France Football* avait demandé aux champions d'Europe quel souvenir ils garderaient de Michel Hidalgo.

Par **Denis Chaumier** et **Pierre-Marie Descamps**

remodeler sa défense – Fernandez, Bossis, Battiston, Domergue – et aligner quatre milieux offensifs : Giresse, Tigana, Platini, Genghini. Score final : 5-0, dont trois buts de Platoche pour l'une des plus belles démonstrations offensives de l'histoire des Bleus. Mais Luis, on s'en serait douté, a sa version des faits : « J'avais dû calmer Michel *(Platini)* à la mi-temps du match contre le Danemark *(1-0, avant France-Belgique)* parce qu'il était furieux et s'en prenait aux Bordelais, qui ne jouaient qu'entre eux. Je lui ai dit : "Laisse, Michel, moi je suis à ton service, c'est toi le boss." »

Alors, pendant que se prenait la fameuse photo à cinq, Luis Fernandez a semble-t-il entamé les hostilités : « Vous n'avez pas honte, messieurs, d'avoir laissé Bernard *(Genghini)* faire tout seul le boulot comme récupérateur, lui qui était un magnifique numéro 10 ? Tout ça pour que vous puissiez briller… » « Ce qui est drôle avec Jeannot *(Tigana)*, c'est qu'il démarre au quart de tour, poursuit Luis. Il était comme ça joueur, il l'est toujours aujourd'hui. Il me disait : "Va un peu côté droit, tu mettras moins le bordel au milieu" et moi : "Pour protéger Gigi, c'est ça ? Pour qu'on ne voit que vous, les Bordelais ?" » Henri Émile n'a rien perdu de la « bataille » : « Luis s'est fait bouger par les Bordelais qui disaient : "Le vrai carré magique, c'est nous." À quoi Luis leur répondait : "Sans porteur d'eau, vous auriez fait quoi ?" »

« Il avait ce petit sourire qu'on lui connaît. Il était heureux, malgré la maladie. »

Luis Fernandez

LA DERNIÈRE BISE

Michel Hidalgo a dû capter, c'est sûr, ces éternelles discussions enflammées qu'il connaissait par cœur. Autour de lui, les joueurs se sont assis par affinités. « Comme dans le bus quand on allait à l'entraînement ou en match », dit Henri Émile. Ce dernier match, entre anecdotes et cliquetis de couverts, tout le monde l'a gagné. Bernard Genghini : « Le au revoir a été fort… On lui a fait la bise, on savait tous que c'était sans doute la dernière fois qu'on le voyait et on aurait regretté de manquer cet instant, pour nous, pour lui. » Luis Fernandez : « Il avait ce petit sourire qu'on lui connaît. Il était heureux et il a montré qu'il était fort malgré l'âge, la fatigue, la maladie. On était fiers, heureux d'être ensemble. Quand il est parti, on savait que c'était la dernière fois qu'on le voyait. » Et Henri Émile de conclure : « C'était un moment extraordinaire de partage, digne de ce qu'il a toujours été, un homme exceptionnel. »

J.-M. La. et **P. S.**

Émotion.
12 février 2020, à Marseille. Les joueurs de la génération Hidalgo réunis autour de leur « papa ».

DR

Manuel Amoros

« Son explosion face au Portugal » « L'image que je garderai de Michel Hidalgo a pour cadre France-Portugal à Marseille. Alors que nous étions tous rongés par l'anxiété sur le banc, lui était très calme. À 2-1 et même à 2-2, il était impossible de lire le moindre sentiment sur son visage. À la limite, il avait une gueule un peu triste, mais il ne voulait pas le laisser paraître, ça se sentait. Et puis, au troisième but, il a explosé. Il a jailli du banc. C'était extraordinaire ! J'aime bien voir un entraîneur sortir de sa réserve et là, il s'était bien libéré de ses angoisses. »

Joël Bats

« Il essaie d'être juste » « Deux fois, j'ai cru qu'il ne me reprendrait pas en sélection. La première après la défaite au Danemark, la seconde après ma blessure contre l'Autriche à Bordeaux. En fait, il m'a encouragé, il m'a dit de m'accrocher. Sa confiance a été très importante. Il essaie d'être juste avec tout le monde, bien que ça n'ait pas été toujours facile. C'est un homme sensible qui cherche à cacher ce trait de caractère. Je le remercie pour tout ce qu'il a fait pour moi. »

Patrick Battiston

« Ses critiques m'ont servi » « Mon meilleur souvenir de Michel Hidalgo pourra paraître surprenant : après un match au Parc en 1979, contre le Luxembourg, que nous avions gagné 3 à 0, il m'avait violemment critiqué dans sa conférence de presse, disant que je n'avais pas progressé depuis mes débuts en équipe de France. Sur le moment, c'était dur. J'ai analysé et puis j'ai compris. Il l'avait fait exprès pour me brusquer, et ça m'a servi. »

Bruno Bellone

« Sa dernière joie » « J'ai été particulièrement impressionné le soir de la finale de l'Euro 84 par sa joie retenue comme s'il ne voulait pas être le seul à recueillir les félicitations. C'était beau de le voir pleurer car c'était sa dernière grande joie de sélectionneur. »

Philippe Bergeroo

« Il connaissait l'issue du match » Sur le banc, à Marseille, on pensait tous que c'était cuit. Le Portugal venait de nous marquer un deuxième but et il y en avait deux seulement qui voulaient encore y croire : Nanard *(Lacombe)* et Michel Hidalgo. Il demandait aux joueurs d'attaquer, d'élargir le jeu sur les ailes, de continuer à se battre. Il avait un comportement de vainqueur et j'ai été étonné par cette foi, cette conviction intime. Il connaissait l'issue du match quand l'équipe était encore dans le trou. Sur le banc, moi, je n'osais plus rien dire. »

Maxime Bossis

« Un homme de terrain » « Mon meilleur souvenir est lié aux deux matches décisifs pour la qualification en Coupe du monde contre la Bulgarie et les Pays-Bas. J'ai été marqué par le fait qu'il pouvait être lui-même aussi marqué. Je ne faisais pas partie de ceux qui l'ont porté en triomphe car ce n'est pas mon style, je préfère intérioriser mes joies. Mais le cœur y était. Dans mon esprit, Hidalgo restera toujours un homme de terrain. »

Daniel Bravo

« Ma première sélection » « Je n'oublierai pas ma première sélection contre l'Italie *(en 1982)*. Je venais d'avoir dix-neuf ans. J'étais un peu surpris et impressionné. Il m'a dit qu'il ne me faisait pas un cadeau, mais que je méritais cette cape. Il a su me mettre en confiance. Je garderai d'Hidalgo l'image d'un homme qui a connu la réussite grâce à un bon groupe de joueurs qu'il a su créer. »

Jean-François Domergue

« Un orateur » « L'image que j'ai de Michel Hidalgo ? Celle d'un homme ouvert au dialogue, qui parle bien, celle d'un orateur. Vis-à-vis de moi, ou vis-à-vis du groupe, il s'est toujours présenté avec cet esprit d'ouverture. Une qualité essentielle qui lui aurait permis certainement de faire une carrière politique. »

Luis Fernandez

« Il me fait peur » « Je peux dire que Michel Hidalgo me fait peur. Pourquoi ? Je ne le sais pas précisément, et c'est un sentiment que je n'éprouve pas avec mes entraîneurs de club. Peut-être parce que je les vois plus souvent, que j'ai l'occasion de leur parler, de m'expliquer. Michel Hidalgo, je ne parle pas beaucoup avec lui, et j'ai toujours peur de le décevoir. Il m'a tellement aidé au début, quand il m'a retenu en équipe de France, que je voudrais être irréprochable à chaque match. »

Jean-Marc Ferreri

« Vraiment humain » « Je me souviendrai toujours du visage de Michel Hidalgo à la fin de France-Portugal à Marseille. Il était tellement tendu, tellement présent avec nous sur le terrain qu'il a littéralement explosé. En arriver à pleurer dans une occasion pareille, c'est vraiment humain, c'est vraiment lui. »

Alain Giresse

« Il a davantage cru en moi que moi-même » « Je serai toujours reconnaissant envers Hidalgo d'avoir cru davantage au joueur Giresse que moi-même. En 1981, j'avais tiré un trait définitif sur l'équipe de France. Lui, il attendait le moment. Un jour, il est venu me superviser lors d'un match de Championnat à Lyon et m'a sélectionné pour la rencontre qui suivait, France - Pays-Bas, décisif pour la qualification à la Coupe du monde. Quand je pense à ce que j'ai vécu depuis avec les Bleus, je lui dis simplement merci. »

Bernard Lacombe

« Son tour d'honneur après la Bulgarie » « L'image que je garderai toute ma vie de Michel Hidalgo, c'est son tour d'honneur après France-Bulgarie au Parc, qui nous qualifiait pour la Coupe du monde *(1978)*. C'était bouleversant. Je ne l'avais jamais vu ainsi. J'ai revu le match à la télévision après, son visage était défiguré par la joie. C'était extraordinaire. »

Yvon Le Roux

« Son visage très expressif » « Ce qui me frappe chez Michel Hidalgo, c'est son visage, un visage très expressif. En demi-finales à Marseille, je l'ai vu passer par tous les sentiments. D'une tête d'enterrement, quasiment, il est passé à un visage rayonnant, les larmes aux yeux. Ce match et cette vision resteront gravés dans ma mémoire. »

Albert Rust

« J'ai noté une sorte de gêne » « J'ai rarement eu l'occasion de parler avec Michel Hidalgo. Mais, à chacune de nos rencontres, j'ai noté chez lui une sorte de gêne. J'en suis encore surpris aujourd'hui. Il me disait qu'il était désolé de ne pas pouvoir me faire jouer. Tant d'insistance de sa part m'a troublé. Il était emprunté mais il trouvait en même temps les mots justes. Moi je savais très bien qu'il ne pouvait enlever Joël *(Bats)* de l'équipe pour me faire plaisir. Il voulait contenter tout le monde. Et, comme il ne le pouvait évidemment pas, ça le perturbait. Voir un entraîneur de ce calibre réagir de cette façon, c'est une image peu banale, croyez-moi. »

Jean Tigana

« Il m'a consolé » « Je dois lui rendre hommage de n'avoir jamais, en quatre ans, changé de comportement avec moi, même dans les moments difficiles. Je me souviens notamment d'un match de Championnat à Toulon cette saison où je n'avais pas été bon et où le public m'avait pris à partie. Il m'a presque consolé, il m'a encouragé. Je regrette son départ mais je respecte sa décision qui a, je pense, été mûrement réfléchie. »

Thierry Tusseau

« Un coup de vieux » « Hidalgo, c'est son visage. Un visage tellement surprenant. À Marseille, entre le premier but de Domergue et le dernier de Platini, il a changé du tout au tout. À la fin du match, il avait pris un sacré coup de vieux. »

L'Équipe

Le top 30 des **Brésiliens** inoubliables de la Ligue 1

C'est une légion étrangère qui a marqué l'histoire du Championnat de France comme aucune autre, et qui continue à faire ses beaux jours. Celle des footballeurs auriverde, que *FF* s'est amusé à classer, non pour l'ensemble de leur œuvre, mais pour ce qui restera de leur passage en L1.

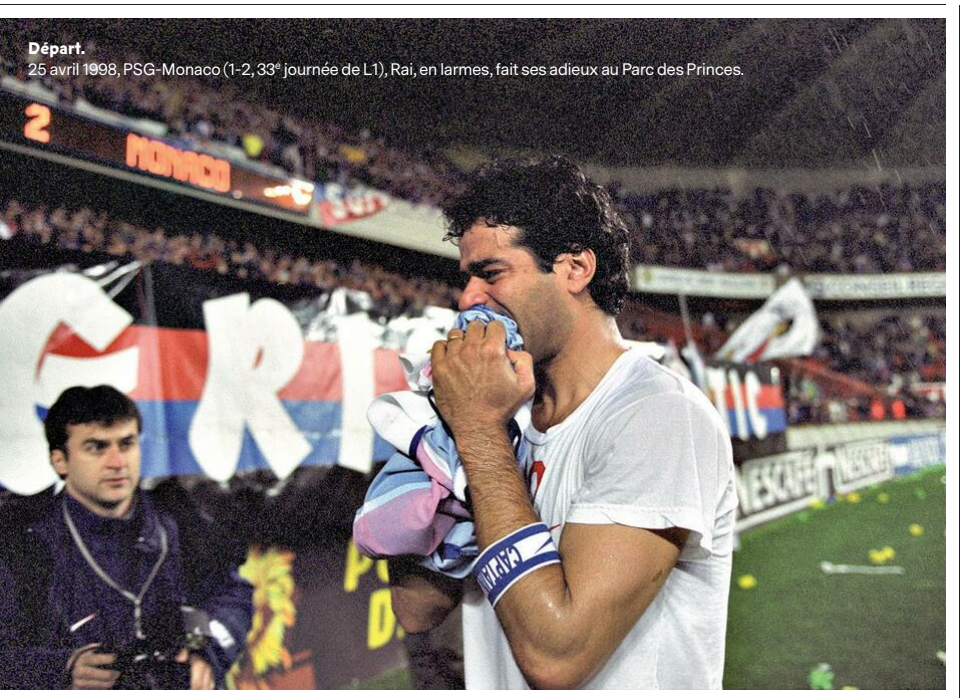
Texte **Christophe Larcher** et **Patrick Urbini**

La France et le Brésil, c'est toute une histoire… Il y a celle des Coupes du monde, bien sûr, quatre confrontations entrées dans la légende, de Solna 1958 à Francfort 2006, en passant par Guadalajara 1986 et le Stade de France 1998. Celle, aussi, d'un cousinage technique, les Français ayant longtemps été considérés comme les « Brésiliens de l'Europe » avant que le néoréalisme ne s'impose de part et d'autre. Celle, encore, des Brésiliens du Championnat de France, une longue chaîne qui s'étend sur près d'un siècle, de Vasconcelos à Neymar, constellée d'exploits, de souvenirs et de trophées.

Il n'est que de parcourir le top 30 des plus inoubliables d'entre eux, établi par la rédaction de *France Football*, pour mesurer la trace considérable laissée par leurs passages. Aucun autre pays n'a envoyé autant de joueurs majeurs dans notre Ligue 1, anciennement Première Division. Si l'OM avait amorcé la pompe et si Paris et Lyon ont été les deux clubs les plus assidus dans l'entretien de cette filière, beaucoup d'autres, plus modestes, ont su en profiter. On pense à Brest, qui avait accueilli un champion du monde (Julio César) en 1986, ou à Bastia, qui a lancé, en 2004, la carrière hexagonale de Vitorino Hilton, toujours actif à quarante-deux ans.

« CETTE SAUDADE EXISTE QUAND ON EST LOIN DE LA FRANCE. »

Alors, c'est vrai, il n'y a pas eu que des bonnes pioches et des champions du monde brevetés à poser le pied dans l'Hexagone. On se souvient – ou on ne se souvient pas d'ailleurs – de Geraldao, Douglao, André Luis, Roberto de Assis (le frère de Ronaldinho), Nilmar, Dill, Vampeta ou de l'épatant duo Willamis Souza-Éverton Santos, recruté par le PSG dans l'urgence d'un mercato d'hiver. Des erreurs d'aiguillage, ou des erreurs sur la personne, qui tiennent aussi à la nature du football brésilien, plus grand exportateur mondial, dans le réservoir duquel on trouve de tout. Des joueurs qui vont de contrat en contrat, d'un pays à l'autre, et des joueurs qui cherchent à s'intégrer et apprennent la langue rapidement. « J'ai eu un coup de cœur dès mon arrivée. Au bout d'une semaine à Lyon, j'étais comme chez moi », confiait Cris à *FF* en mars 2018. « On parle de saudade pour les Brésiliens, mais cette saudade, elle est inversée, elle existe quand on est loin de la France », nous expliquait Jussiê quelques années plus tôt. Ceux dont nous déroulons les faits et gestes au fil d'un classement dont chacun pourra se faire son opinion, resteront en tout cas dans les mémoires, voire dans les cœurs. **R. L.**



Départ.
25 avril 1998, PSG-Monaco (1-2, 33e journée de L1), Rai, en larmes, fait ses adieux au Parc des Princes.

Aucun autre pays n'a envoyé autant de joueurs majeurs dans notre Ligue 1.

Classement *FF*

1. **Rai,** 255 points.
2. **Juninho,** 253 pts.
3. **Neymar**, 228 pts.
4. **Sonny Anderson**, 226 pts.
5. **Carlos Mozer**, 198 pts.
6. **Ronaldinho**, 185 pts.
7. **Thiago Silva**, 180 pts.
8. **Cris**, 151 pts.
9. **Marquinhos**, 137 pts.
10. **Ricardo Gomes**, 126 pts.
11. **Jairzinho**, 118 pts.
12. **Vitorino Hilton** 107 pts
13. **Valdo**, 106 pts.
14. **Nenê**, 62 pts.
15. **Paulo César**, 58pts.
16. **Julio César**, 55 pts.
17. **Maxwell**, 54 pts.
18. **Fabinho**, 53 pts.
19. **Leonardo**, 52 pts.
20. **Edmilson**, 43 pts.
21. **Caçapa**, 37 pts.
22. **Jaguaré Vasconcelos**, 34 pts.
23. **Yeso Amalfi**, 33 pts.
24. **Brandao**, 24 pts.
25. **Michel Bastos**, 20 pts.
26. **Alex Dias**, 19 pts.
27. **Dante**, 17 pts.
28. **Ilan**, 16 pts.
29. **Luiz Gustavo**, 15 pts.
30. **Lucas Moura**, 14 pts.

Méthodologie

À partir d'une préliste non exhaustive de soixante-dix noms de Brésiliens ayant évolué en France, quatorze membres de de la rédaction de *France Football* ont chacun élaboré un top 20 qui devait s'appuyer sur l'empreinte laissée par les intéressés dans notre Championnat. Ce principe permet d'englober de multiples critères tels le talent pur, l'impact populaire, le charisme personnel, le palmarès, le nombre de buts, l'aptitude au dribble… Le premier de chaque classement était doté de 20 points, le deuxième de 19 points et ainsi de suite jusqu'au vingtième (1 point). Le match pour la victoire finale fut très serré entre deux monuments de Ligue 1, le Parisien Rai (nommé trois fois à la première place) ne s'imposant que de deux points devant le Lyonnais Juninho (pourtant nommé six fois à la première place). La troisième place sur le podium est revenue à Neymar, star mondiale du temps présent.

Jean-Claude Pichon/L'Équipe

Élégance.
Rai, ici en 1998, dégageait une distinction folle, dos bien droit mais gestes harmonieux. Dans son jeu, rien n'était superflu, tout était fluide.

La classe supérieure

Le meneur de jeu brésilien a conquis Paris et le football tricolore autant par son style de jeu, fluide et efficace, que par sa personnalité attachante et sa passion pour la culture française.

1

Rai Souza Vieira de Oliveira

Milieu offensif. Paris-SG (1993-1998). 147 matches, 51 buts. Champion de France 1994.

La caméra louvoie devant l'homme en lambeaux, l'image est incertaine mais l'émotion secoue encore malgré le temps passé. Il bruine sur le Parc des Princes ce 25 avril 1998, Rai tangue devant la tribune Auteuil et pleure. Des sanglots venus du tréfonds. Le capitaine du PSG a roulé son maillot bleu et rouge avec le 10 dans le dos, il l'utilise pour enfouir son visage. Il finira à genoux, prosterné pour marquer sa gratitude au peuple de Paris qui ne le verra plus jamais dans sa « maison » comme il dit. « Allez Rai ! Allez Rai ! / Où tu es, nous sommes là / Tu ne seras jamais seul / Car nous deux, c'est pour la vie… Rai ! Rai ! Rai ! », reprend le stade. Le Paris-SG a perdu (1-2) mais tout le monde s'en fout. Les vainqueurs monégasques n'existent pas à l'heure où le Brésilien arrive au terme de son épopée parisienne, où il reçoit fleurs et plateau d'argent. La célébration doit être à la hauteur de la trace laissée par le meneur de jeu et par l'homme. Déjà, l'avant-match lui en a mis plein la figure : un tifo énorme en forme de drapeau du Brésil, des banderoles à son effigie et des airs de samba.

LE CALVAIRE DE LA PREMIÈRE SAISON

Quelle autre icône du PSG a vécu un hommage aussi opératique ? Dalheb, Susic, Fernandez, Ginola, Ronaldinho, Pauleta, Ibrahimovic… Aucune ! Et dire que le matin même, dans *L'Équipe,* le trentenaire s'interrogeait sur la place laissée dans le cœur des Parisiens, et des amoureux du beau football : « Je ne saurai que plus tard, dans cinq ans, lorsque je reviendrai faire un tour, si j'ai compté dans l'histoire du club. Je constaterai de moi-même si j'ai laissé un souvenir heureux. » Une semaine plus tard, au Stade de France, il marquera son ultime but parisien en finale de Coupe de France face à Lens (2-1). L'action raconte beaucoup du magnifique footballeur. D'abord, l'effort collectif via une récupération à trente mètres du but adverse, ensuite la vista par une passe sur la gauche afin d'aérer le jeu, s'ensuit une projection en sprint vers la surface conclue par un mix de physique et de technique, une extension au-dessus du défenseur pour propulser le ballon en lucarne d'une tête lobée. En ce printemps d'adieux héroïques, que les débuts de Rai au PSG paraissent loin… Comment imaginer son calvaire de la saison 1993-94, et la grêle de critiques ? Des mois durant, le Brésilien apparaît sans jambes, sans âme, rate les gestes les plus simples, semble tellement loin de la star vantée par le président délégué Michel Denisot lors du recrutement. Personne ne reconnaît le milieu offensif qui vient de porter le Sao Paulo FC de Tele Santana à un doublé en Copa Libertadores (1992, 1993) et au triomphe en Coupe intercontinentale (2-1) face au Barça de Cruyff. Ce 12 décembre 1992, auteur d'un doublé, Rai est élu « homme du match ».

L'ART DE LA SIMPLICITÉ

Des années plus tard, le Paulista racontera cette souffrance. « Il fallait que je sois rentable tout de suite, que je séduise. C'était l'étiquette brésilienne mais, dans la tête, ça ne suivait plus ! Les gens ne voulaient plus de moi. La presse m'a critiqué, elle a eu tendance à exagérer, mais je n'ai pas voulu rentrer chez moi car je savais ce que je valais. » Rai participe au titre de champion (28 matches, 6 buts) mais les tauliers du collectif élaboré par Artur Jorge se nomment Lama, Roche, Le Guen, Guérin, Valdo, Ginola et Weah. D'ailleurs, à l'été 1994, le nouveau coach Luis Fernandez manifeste des doutes, des rumeurs l'expédient au Japon. Ce sera la dernière fois que le petit frère du grand Socrates suscite son lot de réserves. « Une fois mon esprit régénéré, une fois mon adaptation bien avancée, le véritable Rai est passé à l'action. » Les quatre saisons suivantes se révèlent pleines et intenses. Rai donne la pleine mesure de sa vision du foot. Jamais de superflu, contrôle-passe, faire vivre la balle, l'art de la simplicité avec un bel impact athlétique et, quand cela est nécessaire, le geste qui décide d'une rencontre. « Pendant tout mon séjour en France, je n'ai songé qu'à donner du plaisir et du jeu au public. » Il marque entre 9 et 14 buts en Championnat mais le PSG se signale surtout dans les Coupes. En 1995, puis en 1998, Rai remporte la Coupe de France et la Coupe de la Ligue avec, au passage, trois buts inscrits en finale. Il est titulaire lors de la finale de Coupe des Coupes gagnée par le club en 1996 à Bruxelles face au Rapid de Vienne (1-0) mais sort dès la 12e minute sur blessure. L'année suivante, alors que son compatriote Ricardo a été nommé entraîneur, il joue toute la finale de la C2 mais ne peut rien contre le Barça de Ronaldo et Figo (0-1).

UNE PASSION POUR LA FRANCE

La durable affection des Français pour l'ancien capitaine de la Seleçao dépasse le cadre du résultat sportif. Sur le terrain, malgré un corps massif, Rai dégage une distinction folle, dos bien droit mais gestes harmonieux. L'esthétique compte tellement pour lui *(voir pages 24-25).* « Le foot est un art, comme le cinéma. Il fait intervenir la créativité et l'inspiration », ressasse-t-il depuis son arrivée. Il plaît par son sourire, sa plastique. Il déclame sa passion pour son pays d'adoption. Il lit Camus en français, découvre Molière, s'inscrit à la Sorbonne à des cours de civilisation française et de philosophie… Avant de repartir vers Sao Paulo, Rai dira : « Entre la France, Paris et moi, une histoire d'amour est née puis a grandi… Ce type de rapport, on n'arrive jamais à expliquer pourquoi et comment. » Les suiveurs du foot hexagonal et les fidèles du Parc des Princes, eux, ont perçu l'amour qu'il portait au maillot et au jeu. D'où cette banderole au soir de ses adieux : « Rai à jamais dans la légende. » Vingt-deux ans plus tard, il s'interroge : « Je me demande si je méritais ça ! » À coup sûr, oui. **Christophe Larcher**

« Tu ne seras jamais seul / Car nous deux, c'est pour la vie… », chante le Parc des Princes

Jean-Claude Pichon/L'Équipe

Rai

« L'histoire d'amour continue »

Aujourd'hui directeur sportif du Sao Paulo FC, l'ancienne star du Parc des Princes garde un lien affectif très fort avec Paris et la France.

Texte **Christophe Larcher**

En deux messages, le rendez-vous était fixé pour une petite demi-heure au téléphone. Depuis son appartement de Sao Paulo, Rai, toujours affable, demande d'abord des nouvelles de son interlocuteur en cette période de pandémie mondiale alors que le confinement se généralise au Brésil. À bientôt 55 ans, l'ancien roi du Parc des Princes, qui possède la nationalité française, garde un lien indéfectible avec Paris où il revient chaque année. Plusieurs fois, il remerciera *France Football* avant de revenir sur la puissance du couple France-Brésil, qui dépasse le cadre du football.

« Vous avez quitté le Paris-SG en 1998, mais votre empreinte reste très vivace chez les suiveurs du football français. Êtes-vous surpris ?

Quand je vois les noms des prestigieux compatriotes qui sont classés derrière moi sur votre liste, je ressens une grande fierté. J'ai le bonheur d'avoir participé à une période *(NDLR : cinq saisons)* qui a beaucoup contribué au rapprochement entre les Brésiliens et la France. Je n'étais pas seul, Ricardo et Valdo étaient arrivés deux ans avant moi. J'appartenais aussi à une équipe charismatique avec de sacrés joueurs *(Lama, Ginola, Weah, Le Guen, Roche, Bravo, Guérin…)* qui étaient aussi des amis. Ce groupe séduisait bien au-delà des supporters du Paris-SG. Et il a gagné des titres, dont une Coupe d'Europe *(la Coupe des Coupes 1996)*.

Plus de deux décennies plus tard, pourquoi êtes-vous resté dans les mémoires ?

Les gens ont aimé le joueur et sa philosophie de jeu. Pour moi, le football doit être à la fois simple et créatif, il faut jouer les uns pour les autres. Et prendre du plaisir. La première saison, à Paris, j'en ai bavé car je suis arrivé vidé après deux années intenses avec Sao Paulo et la sélection du Brésil. J'ai été critiqué mais le public a vu que je m'accrochais. Ensuite, j'ai pu montrer mes qualités de meneur de jeu, et de meneur d'hommes aussi. J'ai été nommé capitaine et j'ai marqué des buts importants dans plusieurs finales *(Coupe de France 1998 contre Lens [2-1], Coupes de la Ligue 1995 contre Bastia [2-0] et 1998 contre Bordeaux [2-2 a.p., 4 t.a.b. à 2])*. Ma passion pour le maillot était palpable. Et, manifestement, l'histoire d'amour continue…

Comment percevez-vous le lien entre les Brésiliens et les Français ?

Il existe toujours une attirance entre les deux peuples. On dit toujours que le Brésil fait rêver la France. C'est vrai, vous avez en tête notre musique, notre style de vie, les plages, etc. Mais la France fait tout autant rêver les Brésiliens. Et encore plus dans ma famille. Mon père *(d'origine très modeste, il est devenu procureur)* était un humaniste. Il éprouvait beaucoup d'admiration pour la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, issue de la Révolution française. Grâce à lui, j'ai saisi l'influence de la France sur le reste du monde avant d'y poser le pied. En arrivant à Paris *(1993)*, j'ai voulu vivre concrètement cette admiration. C'est pour ça que j'ai pris des cours à la Sorbonne, que je me suis plongé dans votre littérature. Le public français a apprécié cet attachement, cette curiosité. Cet attrait pour la France a nourri ma volonté de réussir à Paris. Malgré les difficultés initiales, il était hors de question que j'abandonne. Chaque année, je me sentais davantage chez moi. Mon séjour en France a marqué ma vie pour toujours.

« J'ai pris des cours à la Sorbonne, je me suis plongé dans votre littérature. »

En quel sens ?

Au Brésil, une vedette du football est coupée de la société réelle. Elle vit dans des lieux sécurisés, ne fréquente jamais le citoyen lambda… Surtout, pour la santé, l'éducation et les loisirs, elle paie cher pour aller dans le privé. Quand je jouais au PSG, j'habitais à Croissy-sur-Seine *(Yvelines)* et j'ai réalisé les bienfaits du service public et du monde associatif à la française. Mes filles allaient à l'école, il y avait des tas d'associations pour le sport et la culture, la mairie s'occupait des espaces verts et de plein d'activités. Ça m'a beaucoup aidé dans la mise en place de Gol de Letra *(ONG créée avec Leonardo fin 1998, basée à Sao Paulo et à Rio de Janeiro, qui facilite l'accès de 4 500 jeunes par an à l'éducation, au sport et à la formation professionnelle)*. Notre but, qui est d'améliorer la maturité civique des Brésiliens, s'inspire du modèle français.

En France, les fans de football disent encore de vous : "C'était un beau joueur…"

Le football est aussi une affaire esthétique. Il faut penser à l'élégance. Savoir mêler

Attachement. Rai a fait sien le refrain de Joséphine Baker : « J'ai deux amours, mon pays et Paris ».

Franck Faugère/L'Équipe

l'esthétique et l'éthique dans notre comportement doit être notre but dans la vie.

Justement, votre comportement hors football n'a jamais été sujet à polémique…

Avant la génération des Brésiliens du Paris-SG, les Français avaient sans doute en tête des idées reçues. Le Brésilien faisait la fête, menait une vie de bohème… Ricardo, Valdo et moi étions des professionnels sérieux et discrets, dévoués à l'équipe. Idem pour les Brésiliens qui ont tout gagné à l'Olympique Lyonnais, Sonny Anderson, Juninho, Caçapa, Cris… Le Brésilien peut être à la fois élégant et efficace, solide et créatif, ludique aussi.

Un mot sur le deuxième de notre classement : Juninho.

Je l'admire beaucoup. Sept titres de champion de France *(de 2002 à 2008)*, c'est historique ! Il était tellement décisif. Il est le symbole d'une autre histoire d'amour entre une génération brésilienne et un grand club français. J'ai joué contre lui à la fin de ma carrière, moi avec Sao Paulo, lui avec Vasco da Gama. Surtout, j'ai appris à le connaître de 2015 à 2017, dans le cadre d'une formation de management sportif supervisée par l'UEFA *(et menée par le centre de droit et d'économie du sport de Limoges)*. Lors de divers séminaires dans de grandes villes d'Europe, nous avons échangé. J'ai mesuré qu'il a mille idées pour améliorer le football, il est très impliqué dans la réflexion sur la formation des entraîneurs, en particulier au Brésil. L'OL a la chance de l'avoir comme directeur sportif. D'ailleurs, il réactive le lien entre le club et le Brésil.

« On ne peut pas imaginer une saison du PSG sans un Brésilien. »

Est-ce un hasard si un autre Brésilien, Leonardo, est le patron sportif du Paris-SG ?

C'est tout, sauf un hasard ! Le lien entre mon pays et le club durera toujours. Regardez l'influence de Thiago Silva et de Marquinhos sur le terrain. On ne peut pas imaginer une saison du PSG sans un Brésilien dans un rôle important.

Sur le terrain, la star actuelle est Neymar, parfois adulé, parfois vilipendé. Quel est votre avis sur le troisième de notre classement ?

Je l'admire beaucoup. Paris a la chance de posséder un génie du jeu. Il l'a démontré maintes fois, encore récemment contre Dortmund. Il a les moyens de mener le club jusqu'au bout de ses ambitions. Ce n'est pas évident d'être Neymar, c'est un phénomène dont chaque geste est scruté dans le monde entier, ce n'est pas facile pour lui. Mais il est en train de construire son histoire avec Paris et je suis certain qu'elle sera très belle. La qualification face à Dortmund n'est qu'un chapitre. Par ses larmes après la victoire, il a révélé son côté humain, toute la volonté qu'il a en lui pour faire gagner le PSG.

Rai de retour au Paris-SG, est-ce toujours un fantasme ?

Depuis deux ans et demi, je suis directeur sportif du Sao Paulo FC. J'apprends beaucoup. Je compte, un jour, avoir une expérience en Europe. Ma femme a vécu douze ans à Londres. Ça peut être l'Angleterre, la France, pourquoi pas Paris ? Je dois mûrir mon projet. »

Le roi Lyon

Par l'impact qu'il a eu sur son équipe, son palmarès et ses coups francs légendaires, « Juni » est le plus grand joueur de l'histoire de l'Olympique Lyonnais.

2 Juninho

Milieu. Lyon (2001-2009). 248 matches, 75 buts. Champion de France 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007 et 2008.

« J'aime bien l'idée de faire partie de l'histoire d'un club. » Chez lui, la phrase revenait souvent en boucle, et à force d'instiller ces mots dans les esprits, la vérité a fini un jour par le rattraper et le dépasser. Formulé autrement : Juninho EST le plus grand joueur de l'histoire de l'Olympique Lyonnais, point final. Avant son arrivée, au début de l'été 2001, l'OL n'avait jamais été champion. Il ne l'a plus été depuis sa fin de carrière ; entre-temps les Lyonnais ont remporté sept titres d'affilée, du jamais vu, et leur numéro 8 brésilien en aura été l'acteur majeur. Une stat pour résumer l'ensemble de son œuvre ? Durant ses huit saisons, Juninho fut impliqué dans 40 % des buts de l'équipe, aussi bien par la passe que par le dernier geste, une façon de suggérer qu'il s'occupait souvent de tout. Dans *la Grande Histoire de l'OL* écrite en 2007 par Vincent Duluc, Bernard Lacombe avouait ne l'avoir vu jouer qu'une fois « milieu, dans l'axe, comme Paul Le Guen l'a fait jouer plus tard » et racontait en avoir dressé le portrait suivant pour convaincre le staff technique et Jean-Michel Aulas, cassette VHS à l'appui : « Un joueur intéressant, très fort, qui marque beaucoup de buts sur coups de pied arrêtés et me rappelle Safet Susic. » Il fut tout ça et plus encore. Un leader technique exceptionnel, un grand compétiteur et un modèle de professionnalisme, capable de changer la mentalité du club. « Le meilleur rapport qualité-prix qu'on puisse trouver », assure Lacombe.

Durant ses huit saisons, Juninho fut impliqué dans 40 % des buts de l'OL.

Spécialité.
Juninho, ici le 8 mars 2005 lors du huitième retour de C1 contre le Werder Brême (7-2), avait fait des coups francs une arme essentielle dans l'arsenal offensif lyonnais.

LA MAGIE DE SES COUPS FRANCS

Au tout début, il avait rappelé : « Je ne suis pas un vrai 6, pas un vrai 10, plutôt un milieu relayeur qui aime faire jouer l'équipe après avoir travaillé à la récupération. » Mais Jacques Santini s'était entêté à le faire jouer sur un côté de son immuable 4-4-2 et sa première saison n'avait pas tenu toutes ses promesses, à peine 5 buts et 7 passes décisives. Ce n'est qu'une fois installé par Le Guen au cœur d'un 4-3-3 (« C'est dans ce système-là que j'ai pu exprimer tout mon potentiel »), puis boosté par Gérard Houllier (« Il m'a permis de continuer à progresser et m'a appris à me relâcher »), que son épanouissement s'avéra total.
Houllier, son entraîneur pendant deux saisons, confie : « C'était une vraie star capable de vous faire gagner un match. Mais il était aussi d'un naturel anxieux, perfectionniste, il fonctionnait beaucoup à l'affectif et il avait besoin de sentir autour de lui un climat de confiance. Il ne fallait donc jamais le braquer. Après, une fois sur le terrain et libéré, il était le roi… » Quitte à ce que certains, comme Sidney Govou, agacé par sa starification, estiment que le meilleur joueur de l'équipe ne devait pas devenir plus important qu'elle. En creux, que certains se mettent à faire moins d'efforts pour les autres.
Reste la magie de son pied droit et de ses coups francs à la trajectoire aussi insensée qu'imprévisible. Comme celui réussi à Ajaccio un samedi de mars 2006, tout près du rond central, « le plus beau et le plus lointain ». Son secret de fabrication ? « J'essaie de frapper assez fort de l'intérieur du pied et de faire en sorte que le ballon lobe ou contourne le mur, avant de plonger très vite dans le but. Après, c'est le travail et la répétition du geste. » Une balle qui ne tourne pas, donc, et retombe au dernier moment. Le rideau tomba le 23 mai 2009 avec un dernier match à Gerland contre Caen, où Claude Puel le fit sortir à dix minutes de la fin pour recevoir l'ovation méritée. Il allait à présent sur ses 35 ans et confessera pourtant « ne pas avoir vu *[sa]* carrière passer ». **P. U.**

Pierre Lahalle/L'Équipe

Le génie contrarié

Si son talent hors norme, son efficacité et son investissement sur le terrain ne font aucun doute, il lui reste encore à emmener Paris au sommet et à entrer dans le cœur des supporters.

3

Neymar

Attaquant. Paris-SG (depuis 2017). 52 matches, 47 buts. Champion de France 2018 et 2019.

On ne connaît pas encore la fin de l'histoire, mais on se souvient comment elle a commencé, le 3 août 2017 à Barcelone, lorsqu'il a signé un contrat de cinq ans et mis fin ainsi à un feuilleton de trois semaines. La veille, *L'Équipe* avait barré sa une d'un énorme titre « Il arrive », et le lendemain, lors de sa présentation officielle au Parc des Princes, le plus gros transfert de l'histoire du foot (222 M€) avait répété être venu « pour aider le club à gagner les titres dont ses supporters rêvent ». Javier Pastore lui avait alors spontanément offert son numéro 10. Même Emmanuel Macron, le président de la République, s'était invité dans le débat en qualifiant son arrivée en L1 de « bonne nouvelle ». Depuis, Neymar a seulement joué un match sur deux, ses fêtes d'anniversaire, ses blessures, ses états d'âme et quelquefois aussi ses simulations ont autant fait le buzz que ses buts, ses coups de génie, ses dribbles et ses accélérations, et Paris n'a toujours pas remporté la Ligue des champions. Si c'est bien ce à quoi l'attaquant brésilien faisait allusion.

Au-delà de ses stats personnelles et de son efficacité incroyable dans la zone de finition, 0,90 but en moyenne par match rien qu'en Championnat, la trace qu'il a déjà laissée est pourtant considérable. Suffisamment profonde, en tout cas, pour n'avoir aucun doute sur son talent, la sincérité de sa complicité technique avec Kylian Mbappé, par exemple, ou son investissement, en dépit parfois des apparences. Dans une rarissime interview, celle donnée à notre journal en décembre dernier, Neymar avait affirmé : « Chaque fois que j'ai joué avec Paris, j'ai montré mon meilleur football. Chaque fois que je suis sur un terrain, je me donne à 100 %. » Ce n'est pas toujours le sentiment le plus partagé jusqu'ici, mais on se trompe peut-être, et quand il faut répéter les efforts sur son côté gauche dans le 4-4-2 de Thomas Tuchel, il les fait souvent. En revanche, on le croit volontiers sur parole lorsqu'il suggère : « Quand je joue au foot, je suis toujours heureux. » Ce qui explique son spleen lorsqu'il a dû rester scotché chez lui, en salle de rééducation ou en tribune.

LE MATCH PARFAIT… CONTRE DIJON

Certains jours, la L1 semble un champ d'expression beaucoup trop étriqué pour l'étendue de son registre et son penchant naturel à aimanter le ballon. De mémoire, on ne se rappelle pourtant pas l'avoir vu inventer de geste qu'il n'ait imaginé auparavant à Barcelone. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'on ait déjà connu en France un joueur d'une telle virtuosité technique et d'une pareille créativité. Devenu son partenaire privilégié, Mbappé soulignait d'ailleurs il y a trois mois dans ces colonnes : « Il possède une qualité de passe exceptionnelle. Il peut trouver des angles incroyables. Il est capable de te trouver parmi six adversaires en passant par un tout petit trou. Pour moi, c'est le meilleur passeur du monde, devant Messi. » Coïncidence ou pas ? Le soir où Paris avait battu Dijon 8-0, sa plus large victoire à domicile en cinquante ans d'histoire, Neymar avait réussi le match parfait, un one-man-show comme il s'en trouve une fois par décennie : quatre buts et deux passes décisives pour Angel Di Maria et Mbappé. C'était un mercredi, le 17 janvier 2018, ce n'était que Dijon en face, mais, pour pimenter le spectacle, il avait trouvé le moyen de se faire siffler par le public du Parc des Princes et chahuter par les ultras du club en créant la polémique et en frappant un penalty à 7-0 qu'il aurait pu, ou dû, laisser à Edinson Cavani. On ne se refait pas…

P. U.

Ses simulations ont autant fait le buzz que ses buts, ses coups de génie et ses dribbles.

Efficacité. En Championnat, O'Ney affiche une moyenne impressionnante de 0,90 but par match.

Franck Faugère/L'Équipe

4

Sonny Anderson

Avant-centre. Marseille (1993-94), Monaco (1994-1997), Lyon (1999-2003). 211 matches, 130 buts. Champion de France 1997, 2002 et 2003.

C'est un athlète souple et racé qui surgit début 1994 sur un champ de ruines : un club de Marseille post-affaire VA-OM. En six mois, le Vélodrome et la France entière comprennent que ce gaillard à la foulée ample appartient à la classe des seigneurs. L'ASM l'enrôle aussitôt. Dès la saison suivante (1995-96), Sonny Anderson finit meilleur buteur (21 réalisations). Bien épaulé par Barthez, Petit, Benarbia et Henry, il porte le club au titre de champion 1997. Le natif de l'État de Goias devient trop grand pour la France et file à Barcelone. L'intermède, mitigé, dure deux saisons, jusqu'au coup d'éclat de Jean-Michel Aulas qui cherche un étendard pour son projet de grand OL. Transfert record que le souriant Sonny rembourse largement en glanant deux trophées de meilleur buteur et, surtout, en participant aux deux premiers titres de champion de France du club. Avec lui, Lyon lance son idylle brésilienne. ⓕ

5

Carlos Mozer

Défenseur central. Marseille (1989-1992). 89 matches, 4 buts. Champion de France 1990, 1991 et 1992.

Le peuple de Marseille aime les durs à cuire, les combattants de l'extrême. Avec Carlos Mozer, il a été gâté pendant trois saisons toutes conclues par un titre de champion. « Il était méchant comme pas possible, je l'ai vu ouvrir des mecs avec ses crampons, se rappelle son ex-équipier Éric Di Meco. On entendait les os craquer quand il allait au contact. » Pour dominer le football français et s'attaquer à l'Europe, l'OM avait besoin d'un socle défensif, l'ancien coéquipier de Zico à Flamengo en a été le pilier bien secondé par Boli, Casoni, Amoros, Di Meco, Angloma, Germain et Deschamps. Tous l'ont dit : « Avec lui, on pouvait aller à la guerre ! » Doté d'une autorité brutale et d'une détente vertigineuse, il transcendait ses partenaires et effrayait les attaquants adverses, à une époque où le VAR n'existait pas. ⓕ

6

Ronaldinho

Attaquant. Paris-SG (2001-2003). 55 matches, 17 buts.

Une soirée dit tout du Ronaldinho parisien. Le 9 mars 2003, sur deux chevauchées plein champ, mélange de puissance pure et de malice endiablée, il foudroie Lebœuf et Hemdani, l'OM (0-3) et le Vélodrome. Conduite de balle, ballon piqué, crochet fatal, l'arsenal d'un pur génie, d'un récent champion du monde (2002). Déjà, à l'aller, le 26 octobre 2002 (3-0), il a inscrit un doublé. En deux saisons décevantes pour le club (4e et 11e), le natif de Porto Alegre a rempli l'actualité d'une Première Division qui n'avait sûrement jamais accueilli tel phénomène. Débarqué à 21 ans, il a mis de la lumière sur nos terrains. Condensé de joie de vivre et de jouer, il a aussi irrité par son inconstance, a énervé son coach Luis Fernandez, qui l'a parfois puni. Le futur Ballon d'Or 2005 a surtout inondé de magie notre football si bien en place. Ah ! l'elastico de Ronnie ! ⓕ

Artificier.
Sonny Anderson, ici avec Monaco en 1995, a fini à trois reprises meilleur buteur de L1, en 1996, 2000 et 2001.

7

Thiago Silva

Défenseur central. Paris-SG (depuis 2012). 204 matches, 9 buts. Champion de France 2013, 2014, 2015, 2016, 2018 et 2019.

Il est devenu commun de dénigrer O Monstro. Trop sensible, trop friable, trop sur le reculoir… C'est bien vite escamoter que le Carioca est en passe de remporter son septième titre de champion (si cette saison n'est pas annulée), un record. C'est aussi oublier que le capitaine du Paris-SG a été recruté en 2012 comme porte-drapeau de l'ambitieux projet du propriétaire qatari à la même hauteur qu'Ibrahimovic, rien que ça. Depuis, s'il a montré certaines faiblesses en Ligue des champions, il a toujours su être un chef de défense rayonnant, se livrant si nécessaire, contrôlant son adversaire avec science, accompagnateur par l'exemple de Marquinhos et de Kimpembe. Sa personnalité attachante manquera aux fans de football puisqu'il devrait quitter la capitale cet été. Bon courage au PSG pour dégoter un substitut à la hauteur. ⓕ

Patrick Boutroux/L'Équipe

Intraitable.
De 1989 à 1992, Carlos Mozer a constitué le socle de la défense marseillaise. Il a imposé le respect à ses adversaires et apporté confiance et sérénité à ses coéquipiers.

Patrick Boutroux/L'Équipe

8 Cris

Défenseur central. Lyon (2004-2012). 225 matches, 20 buts. Champion de France 2005, 2006, 2007 et 2008.

À coup sûr, l'un des plus beaux coups de la filière brésilienne qui a tant offert à l'Olympique Lyonnais au long des années 2000 grâce au nez de Marcelo Kiremitdjian (recruteur du club au Brésil) et Bernard Lacombe (conseiller à la présidence). Acheté environ 3 M€, Cris – surnommé « le Policier » – a bataillé sans faillir pendant près de huit saisons, à la fois rude et sobre, porteur d'une culture défensive qui fut aussi la signature de cet OL ultra dominateur. L'élégance n'était pas le fort du Paulista au crâne rasé ; lui visait l'efficacité, la passe sûre et le tampon qui fait mal, toujours dans la bonne humeur. Son association avec son compatriote Caçapa, de 2004 à 2007, fut une référence des grandes années lyonnaises. ⓕ

9 Marquinhos

Défenseur central et milieu défensif. Paris-SG (depuis 2013). 179 matches, 14 buts. Champion de France 2014, 2015, 2016, 2018 et 2019.

Lui est un séducteur à mèche lente. Arrivé à 19 ans avec une réputation de futur crack, il n'a pas crevé l'écran d'entrée. Il s'est glissé sans frimer dans l'ombre de Thiago Silva et a beaucoup appris. Son physique commun (1,83 m, 77 kg) l'a aussi maintenu en retrait des louanges. Mais, depuis deux-trois saisons, l'ancien du Corinthians, devenu titulaire avec la Seleçao, rayonne de plus en plus, défenseur moderne qui avance et même milieu de terrain stabilisateur au gré des plans de Thomas Tuchel. Mentalité irréprochable et sens du sacrifice, il est un exemple d'implication dans un collectif où se bousculent les ego, le futur boss de l'équipe parisienne, comme l'a prouvé sa prestation lors du huitième retour de C1 face au Borussia Dortmund le 11 mars dernier (2-0). ⓕ

10 Ricardo Gomes

Défenseur central. Paris-SG (1991-1995). 115 matches, 11 buts. Champion de France 1994.

Recruté pour son expérience du haut niveau, il restera le visage ombrageux et dur au mal du Paris-SG époque Canal+. Pendant que Valdo, Ginola et Weah dribblaient devant, l'ex-capitaine de la Seleçao tenait la barraque derrière, d'abord aux côtés de Kombouaré, puis de son compère Roche. Maître de la science défensive au charisme froid, dans la grande tradition des zagueiros (défenseurs) brésiliens, l'ancien de Fluminense et de Benfica ne courait guère et limitait ses incursions vers l'avant, mais il anticipait, commandait le repli, bloquait les espaces et savait calmer l'adversaire trop remuant sans alerter l'arbitre. Il savait jouer avec un genou en vrac ou une cheville endolorie pour le bien de l'équipe. Son jeu de tête était un atout aussi précieux derrière que devant. ⓕ

Météore.
Jairzinho n'a disputé que 18 matches avec Marseille. Suffisant pour faire admirer son talent aux supporters olympiens.

11 Jairzinho

**Attaquant. Marseille (1974-75).
18 matches, 9 buts.**

Quatre mois plus tôt, il venait de jouer sa troisième Coupe du monde et le jour de son arrivée, un jeudi d'octobre, Marseille était en folie : direction le Vélodrome pour un premier entraînement, premier match dès le lendemain contre Monaco et premier but. Une blessure aux adducteurs, une méforme chronique et surtout une suspension d'un an, après un coup de tête donné à un juge de touche lors d'un PSG-OM en Coupe, mettront fin rapidement à l'aventure. ⓕ

12 Vitorino Hilton

Défenseur central. Bastia (2004), Lens (2004-2008), Marseille (2008-2011), Montpellier (depuis 2011). 483 matches, 20 buts. Champion de France 2010 et 2012.

Un défenseur central avec la technique d'un 10 et un monstre de longévité à maintenant plus de 42 ans. La preuve ? Aucun joueur étranger n'a joué autant de matches dans l'histoire de notre Championnat. À l'OM, il n'était pourtant pas la tasse de thé de Didier Deschamps et ne débuta que neuf fois l'année du titre en 2010. Mais, à peine arrivé à Montpellier, son rebond s'avéra éclatant et son leadership essentiel pour remettre ça. La classe absolue. ⓕ

13 Valdo

**Milieu offensif. Paris-SG (1991-1995).
115 matches, 10 buts. Champion de France 1994.**

Rai prenait souvent toute la lumière et la paire Weah-Ginola lui faisait de l'ombre. Mais Artur Jorge savait pourquoi il l'avait fait venir de Benfica et comment il viendrait s'insérer dans son puzzle pour enfin détrôner l'OM. Les stats ne lui rendirent pas toujours justice (jamais plus de 3 buts par saison). Mais, avec lui, le jeu allait souvent plus vite et le Parc ne se lasserait jamais de ses feintes, de ses coups d'accélérateur et de ses frappes. ⓕ

14 Nenê

Milieu offensif ou attaquant. Monaco (2007-08 et 2009-10), Paris-SG (2010-2013). 142 matches, 55 buts. Champion de France 2013.

« Mon jeu, résumait-il, c'est dribbler, provoquer et faire la passe. J'aime avoir le ballon… » Son souci alors, hormis son caractère exécrable ? Croire que son talent suffisait et qu'à lui seul, il pouvait régler tous les problèmes sur un terrain, comme ce 13 mai 2012 où il réussit un triplé contre Rennes en moins de vingt minutes. À part ça, on garde le souvenir d'un gaucher spectaculaire, buteur et passeur, capable d'enflammer le Parc d'une simple feinte. ⓕ

15 Paulo César

**Attaquant. Marseille (1974-75).
31 matches, 17 buts.**

« J'avais tout à Marseille, j'étais un roi, j'avais un contrat énorme et je m'y sentais comme à Rio. Je m'en veux toujours d'être parti. C'est une connerie de jeunesse. Mais je voulais retrouver la Seleçao et il fallait jouer au Brésil pour ça. » L'amour ne dura donc qu'un an, mais tous les Marseillais qui l'ont vu jouer parlent encore de ses dribbles, de ses buts et de ses coups de génie. Mais aussi de ses allers-retours à Rio et de ses virées en boîte. ⓕ

André Lacoq/L'Équipe

16 Julio César

Défenseur central. Brest (1986-87), Montpellier (1987-1990). 125 matches, 10 buts.

Il était du France-Brésil à Guadalajara et quelques semaines plus tard, grâce à l'argent des Centres Leclerc, il avait atterri dans le Finistère. Une simple étape avant Montpellier, puis la Juve et Dortmund. Mais la Mosson, où il forma de beaux duos avec Nenad Stojkovic, Michel Der Zakarian ou Laurent Blanc, devint vite trop petite pour lui. Louis Nicollin jurait pourtant : « C'était un monstre ! Le défenseur le plus fort de l'histoire du club. »

17 Maxwell

Latéral gauche. Paris-SG. (2012-2017). 145 matches, 12 buts. Champion de France 2013, 2014, 2015 et 2016.

Compagnon de route de longue date de Zlatan Ibrahimovic à l'Ajax, l'Inter et Barcelone, le Suédois faisait de lui le portrait suivant : « Il n'est pas comme les autres Brésiliens. Ce n'est pas une bête de scène, pas le mec qui a besoin de partir en vrille régulièrement. » Mais un latéral solide, excellent dans l'anticipation et la passe, un pro exemplaire et un modèle de rigueur, sans hésitation. Désormais, il est devenu l'ambassadeur du PSG au Brésil.

18 Fabinho

Milieu défensif. Monaco (2013-2018). 167 matches, 23 buts. Champion de France 2017.

L'année où Monaco est parvenu à briser la domination du PSG, en 2017, son rôle a été fondamental pour à la fois équilibrer l'équipe, protéger l'axe, dicter le rythme, bien faire repartir le jeu et déclencher les transitions. Cerise sur le gâteau ? Il tirait les penalties comme personne (16 sur 16 en L1 !) et pouvait même dépanner comme latéral droit, au cas où. Cela valait bien un chèque de 45 M€ il y a deux ans pour le laisser filer à Liverpool.

19 Leonardo

Milieu offensif. Paris-SG (1996-97). 34 matches, 7 buts.

Deux mois après avoir débarqué au PSG, il parlait français. Et le jour de son départ pour Milan, l'été suivant, il clamera : « Mon cœur est à Paris. J'ai une relation magnifique avec les supporters. J'ai même l'impression d'être resté cinq ans. » Ce ne sera donc qu'un au revoir. Sa valeur ajoutée ? Son charme et son élégance, son pied gauche et son imprévisibilité, sa technique parfaite et son flair pour occuper le bon espace au bon moment.

20 Edmilson

Défenseur central. Lyon (2000-2004). 104 matches, 3 buts. Champion de France 2002, 2003 et 2004.

Après l'avoir vu jouer avec Sao Paulo, Bernard Lacombe avait dit à Jacques Santini : « C'est Laurent Blanc avec dix ans de moins et en plus rapide. Mais il va nous foutre le trac, de temps en temps… » Très vite, sa relance et ses transversales feront merveille. Mais, après 2002, la lune de miel tournera court. « Je suis champion du monde. Et parfois, je mériterais un peu plus de respect. »

Roc.
À Montpellier, Julio César, vainqueur de la Coupe de France 1990 contre le Racing Paris 1 de Jean-Manuel Thétis (2-1 a.p.), a démontré toutes ses qualités de défenseur intraitable.

Classe.
Leonardo, ici lors de la finale de la Coupe des Coupes 1997 du Paris-SG contre le Barça de Pep Guardiola (0-1), a incarné l'élégance sur et en dehors des terrains.

André Lecoq/L'Équipe - Alain de Martignac/L'Équipe

21 Claudio Caçapa

Défenseur central. Lyon (2001-2007). 125 matches, 7 buts. Champion de France 2002, 2003, 2004, 2005, 2006 et 2007.

Rapidement devenu un personnage clé du vestiaire lyonnais, puis capitaine, il était un leader respecté et un défenseur qui allait vite, possédait une mentalité extraordinaire et savait mettre la semelle au bon moment. Hormis en 2002-03, sa saison la plus réussie, il ne joua pourtant qu'un match sur deux le plus souvent. La faute en partie aux blessures, comme ce soir d'octobre 2004 où il se fit massacrer le genou à Strasbourg. ⓕ

22 Jaguaré Vasconcelos

Gardien. Marseille (1936-1939). Champion de France 1937.

De son vrai nom Jaguaré Bezerra de Vasconcelos, il avait travaillé comme docker et joué à Vasco da Gama avant de tenter sa chance en Europe. Engagé pour remplacer Laurent Di Lorto, le gardien des Bleus, son arrivée coïncida avec le premier titre de l'OM en 1937. Réputé pour ses facéties, son sens de l'anticipation et sa maîtrise des ballons aériens, il est aussi resté célèbre pour ce penalty marqué à Sète, une semaine avant de gagner la Coupe 1938. ⓕ

23 Yeso Amalfi

Inter droit. Nice (1950-51), RC Paris (1952-53 et 1954-55), Marseille (1957-58). 79 matches, 7 buts. Champion de France 1951.

Il préférait les femmes et la vie nocturne au foot, prétendait avoir présenté Grace Kelly au prince Rainier et être sorti avec Sophia Loren et Brigitte Bardot, mais les jours où il était d'humeur à jouer, c'était un showman exceptionnel. Un formidable accélérateur de jeu, auquel Nice doit toujours son premier titre de 1951. « Avec lui, le ballon miaulait », disait Pancho Gonzalez, l'ancien défenseur de l'OGCN. ⓕ

24 Brandao

Attaquant. Marseille (2009-2012), Saint-Étienne (2012-2014), Bastia (2014-2016). 171 matches, 36 buts. Champion de France 2010.

La seule fois où l'OM a été champion au XXIe siècle, il en était l'avant-centre et son CV cette saison-là (8 réalisations, 5 passes décisives, 30 matches, 27 comme titulaire) rappelle son poids dans cette conquête. « Soulé » Diawara le décrivait comme « un combattant qui aime les duels » et « l'avant-centre chiant par excellence quand on est défenseur, dont le travail profite aux autres attaquants ». Rien de très brésilien, donc. ⓕ

Épicurien.
Yeso Amalfi (à gauche), sous le maillot du Red Star contre Cannes en 1957, un amoureux du ballon et des bonnes choses de la vie, parfois au détriment de ses performances.

25 Michel Bastos

Milieu. Lille (2006-2009), Lyon (2009-2013). 196 matches, 51 buts.

C'est à Lille et avec Claude Puel qu'il s'est révélé (14 buts et 11 passes décisives lors de sa dernière saison au LOSC), mais c'est grâce à Lyon qu'il est devenu international à l'automne 2009 et qu'il a disputé une Coupe du monde, en 2010, comme latéral. « Même si je suis un attaquant et que c'est comme milieu gauche que j'apporte le plus l'équipe. » Un pied gauche et une vitesse de frappe fantastiques, mais aussi une énorme qualité de passe et de centre. ⓕ

26 Alex Dias

Attaquant. Saint-Étienne (1999-2001), Paris SG (2001-02). 71 matches, 31 buts.

Le soir où il a crevé l'écran ? Celui où il a réussi un quadruplé contre l'OM (5-1) à Geoffroy-Guichard, le 12 décembre 1999, et célébré l'un de ses buts en faisant la panthère « en hommage aux supporters et au symbole de l'ASSE ». Il disait d'ailleurs : « Ce match et cette saison-là m'ont fait vivre les instants les plus forts de ma carrière. » Après, il y aura l'affaire des faux passeports, un prêt à Paris et le retour chez les Verts. Mais en L2. ⓕ

27 Dante

Défenseur central. Lille (2004-2006), Nice (depuis 2016). 135 matches, 3 buts.

C'est à Lille, version Claude Puel, qu'il a découvert à 20 ans le foot en Europe. Mais c'est avec Nice, dix ans plus tard, qu'il s'est fondu aujourd'hui dans le décor. Portrait dressé par Lucien Favre, à l'origine de son retour en L1 : « C'est un joueur qui motive, un exemple à l'entraînement, un leader qui déteint sur les autres et je sais combien il est important sur un plan collectif. » Ses qualités de défenseur sont parfois plus discutables… ⓕ

L'Équipe

Énergie.
À Lille comme à Lyon, ici face au Troyen Quentin Othon en 2013, Michel Bastos a fait étalage de sa puissance de frappe mais également de la précision de ses centres.

Jean-Louis Fel/L'Équipe

28 Ilan

Attaquant. Sochaux (2004-2006), Saint-Étienne (2006-2010), AC Ajaccio (2011-12), Bastia (2012-2014). 239 matches, 59 buts.

Côté stats, sa meilleure saison reste la première à Sochaux (12 buts), mais c'est avec Saint-Étienne qu'il a laissé la trace la plus profonde. On se rappelle de son duo avec Frédéric Piquionne, puis Bafé Gomis. On se souvient surtout de son but au Parc contre le PSG, le 25 février 2007, élu but de la saison lors des trophées UNFP : un contrôle pied droit pour se lever le ballon et un ciseau retourné exceptionnel après une remise de la tête de Gomis. ⓕⓕ

29 Luiz Gustavo

Milieu défensif. Marseille (2017-2019). 67 matches, 7 buts.

L'histoire s'est mal terminée (il a même payé 1M€ pour partir et rejoindre Fenerbahçe), mais, pendant deux ans, il a changé la vie de l'OM et fait l'unanimité, dans le vestiaire comme au Vélodrome. Aveu alors de Rudi Garcia : « Il est tous les leaders à la fois, un leader technique comme Totti et un leader qui motive comme Évra. » Ça, plus un milieu dur dans l'impact, précis et capable aussi bien de déclencher un pressing, de récupérer et de compenser. ⓕⓕ

30 Lucas Moura

Attaquant. Paris-SG (2013-2018). 153 matches, 34 buts. Champion de France 2013, 2014, 2015, 2016 et 2018.

Depuis, il a refait sa vie à Tottenham et failli gagner une Ligue des champions saison dernière. Mais avant, à Paris, il a souvent assuré le spectacle, offrant au jeu vitesse et profondeur, et parfois même tenu ses promesses. Celles que Rai avait laissé entrevoir lorsqu'il quitta Sao Paulo à 20 ans : « Il va faire rêver les gens. » Ou telles que Leonardo le dépeignait : « C'est un talent moderne, rapide, puissant, capable d'évoluer à tous les postes offensifs. » ⓕⓕ

Tite

« Le Brésil doit sans cesse se réinventer »

Texte **Patrick Urbini**
Photos **Yann Le Duc**/L'Équipe

Comme tout le monde, la Seleçao est à l'arrêt. De passage à Paris le mois dernier, son patron technique nous avait alors longuement parlé de son équipe, de son idée de jeu et de ses défis. Mais aussi de la difficulté du poste dans un pays comme le sien.

« Être sélectionneur au Brésil, c'est vivre en permanence avec le poids d'une histoire, d'un imaginaire et d'un palmarès. En somme, avec une pression populaire et médiatique incroyable et l'obligation, à chaque match, de gagner en jouant bien. Cela a tout l'air du job impossible…
Impossible ? Non. Lorsque vous exercez ce métier avec amour et passion, toutes les difficultés semblent déjà plus faciles à surmonter. *(Sourire.)* Mais il y a eu 1958, 1962 et 1970, trois équipes et trois générations d'exception qui nous ont légué un héritage, une tradition de jeu. Et donc, un avant et un après. Depuis, le poste est devenu très exposé, la responsabilité est immense et chaque sélectionneur se trouve confronté au même défi. J'essaye juste de faire mon travail du mieux que je peux.

Qu'est-ce qui est le plus compliqué à gérer ?
La fonction a énormément changé. Il y a vingt ans, la majorité des internationaux évoluaient encore dans le Championnat brésilien. Aujourd'hui, presque tous jouent en Europe. Cela nécessite donc en amont un gros travail de planification, puis d'observation, d'analyse et de suivi *(1)*. Mais si on veut bien connaître l'état de forme de chaque joueur, la façon dont il s'entraîne et évolue à son poste, si on veut réunir un maximum d'informations et les recouper avec nos observations afin d'être ensuite le plus précis possible pour adapter les temps de récupération nécessaires, établir des programmes individuels avant les rassemblements, bien préparer nos matches et optimiser les performances de chacun, cela ne peut fonctionner qu'en étroite collaboration

Bio express

Tite
(Adenor Leonardo Bachi, dit Tite)
58 ans. Né le 25 mai 1961 à Caxias do Sul (Brésil, État du Rio Grande do Sul). Ancien milieu de Portuguesa et Guarani.
Parcours d'entraîneur
Guarany de Garibaldi (1990-91), Caxias (1991-92, puis 1999-2000), Veranopolis (1992-1995), Ypiranga de Erechim (1996-97), Juventude (1997-98), Grêmio Porto Alegre (2001-2003), Sao Caetano (2003-04), Corinthians (2004-05, puis 2010-2013 et 2015-16), Atlético Mineiro (2005), Palmeiras (2006), Al-Aïn (EAU, 2007), Internacional Porto Alegre (2008-09), Al-Wahda (EAU, 2010), Brésil (depuis le 20 juin 2016).
Palmarès d'entraîneur
Copa America (2019), Coupe du monde des clubs (2012), Copa Libertadores (2012), Copa Sudamericana (2008), Supercoupe Sudamericana (2013), Championnat du Brésil (2011, 2015), Coupe du Brésil (2001), Championnat du Rio Grande do Sul (2000, 2001, 2009), Championnat de Sao Paulo (2013).

Goooooooool.
Depuis l'arrivée de Tite à l'été 2016, Gabriel Jésus et Firmino pèsent à eux deux vingt-sept buts, soit plus d'un quart de l'efficacité offensive de la Seleçao.

Lucas Figueiredo/CBF

avec les clubs. Avec Paris, qui fournit le plus de joueurs à la Seleçao *(NDLR : Marquinhos, Neymar, Thiago Silva)*, je dirais que la relation est très bonne. On échange beaucoup et le contact reste permanent.

Cela signifie donc aussi qu'à chaque match, vous devez aller souvent à l'essentiel.

« Il existe un principe de base : le joueur respecte toujours celui qui le respecte. »

Les longs voyages n'arrangent rien et il n'est pas toujours simple de jongler avec l'ensemble de ces paramètres. A fortiori dans les périodes où les joueurs disputent la Champions League, avec une pression et une tension parfois maximales. Ce n'est jamais évident de se replonger brusquement dans un contexte différent et changer d'objectif. Voilà pourquoi je m'efforce avant tout de bien cerner quel est l'essence de chaque joueur. Le foot, il faut le voir, mais également le ressentir.

Vous travaillez d'abord sur de l'humain ?
Le relationnel est primordial. Pour bien travailler ensemble, la relation de confiance établie avec un joueur constitue toujours une première étape et, en général, elle s'enrichit avec le temps, dans la victoire comme dans la défaite. Il existe un principe de base : le joueur respecte toujours celui qui le respecte. Avant de considérer sa qualité technique, je commence donc par m'appuyer sur sa personnalité. Quand je construis mon onze de départ, mon choix est souvent dicté par les circonstances. L'important, c'est que les joueurs, titulaires ou remplaçants, possèdent l'esprit de compétiteur et la loyauté indispensables pour élever le niveau de l'équipe.

C'est le moyen le plus sûr de bien gérer la concurrence ?
Je prends un exemple. Avant nos deux derniers matches, j'ai réuni Marquinhos, Thiago Silva, les deux titulaires habituels de ma charnière centrale, et Militao pour leur expliquer ce que je voulais faire. J'ai dit à Marqui et Thiago : "Militao a besoin de temps de jeu, c'est dans l'intérêt de l'équipe pour avoir le plus de joueurs performants possible, il jouera donc les deux matches et vous, un chacun." Ils n'ont pas trop apprécié, mais ils savent qu'ils ont affaire à un sélectionneur honnête, qui fait ce qu'il dit. Entre nous, tout est clair.

Au début du documentaire *Tudo ou nada : Seleçao Brasileira (2)*, il y a cette scène où vous dites à vos joueurs lors d'une causerie : "De toutes les qualités indispensables pour jouer, la plus importante c'est le courage." Vous dégagez alors à la fois beaucoup d'empathie, de force de persuasion, de passion et de tranquillité. C'est votre marque de fabrique ?
Je ne suis pas toujours comme ça. Dans le vestiaire, je peux même être très différent. Soudainement, il y a de l'adrénaline pure, mon œil qui brille, l'intensité du match... Mais sinon, je dois me montrer le plus équilibré et le plus serein possible. Si je transmets à l'équipe un manque de calme, d'assurance ou de concentration, ce n'est jamais bon.

Vous attachez beaucoup d'importance au langage corporel ?
Ce que notre corps peut renvoyer est au moins aussi important que le discours qui sort de notre bouche. L'attitude est donc fondamentale. Et ça, les joueurs y sont très attentifs et le perçoivent très bien.

À votre arrivée, à l'été 2016, l'équipe n'avait pas encore évacué le traumatisme de la Coupe du monde 2014 à domicile. Par où avez-vous commencé ?
2014 reste et restera à jamais un épisode très douloureux de notre histoire. Pour tous les Brésiliens, il est difficile, encore aujourd'hui, d'y repenser et d'en reparler. Au début, j'ai donc

« Pour tous les Brésiliens, il est difficile, de reparler de 2014. »

ressenti encore beaucoup d'insécurité et de doutes dans l'équipe, avec des joueurs performants en club, mais dont le rendement et l'influence en sélection n'avaient rien à voir. Il a donc fallu d'abord restaurer la confiance. Pour rappel, la Seleçao, sixième des éliminatoires de la Coupe du monde 2018 après six matches, n'était pas en position alors de se qualifier. Ensuite, j'ai donné une nouvelle orientation tactique et insisté pour mettre les joueurs dans les meilleures conditions, à leur meilleur poste. Si je maîtrise mon rôle dans l'équipe et si on me demande de jouer comme en club ou à l'entraînement, j'ai mes repères et je vais tout de suite me sentir plus tranquille. Enfin, j'ai aussi essayé d'apporter une forme de légèreté dans le travail. Pour pouvoir exprimer ses qualités, même sous pression, le footballeur brésilien doit respirer la joie. Cela fait partie de son ADN.

Cela a pris du temps ?

C'est tout un processus, mais dix-huit mois plus tard, le Brésil faisait à nouveau partie du top 5 avec la France, la Belgique, l'Allemagne et l'Espagne, il avait retrouvé une crédibilité et il était candidat au titre de champion du monde. Depuis, nous avons aussi remporté la Copa America et j'estime, désormais, qu'on a retrouvé le meilleur de ce que le football brésilien peut offrir. Mais je m'inscris dans une démarche comparable à celle de Deschamps. En 2014, son équipe est éliminée en quarts après avoir fait un super match contre l'Allemagne. En 2016, elle perd en finale de l'Euro à la maison *(contre le Portugal)* et j'imagine à quel point cela a dû être dur. Deschamps a gardé sa ligne de conduite, réajusté certaines choses et, deux ans plus tard, il est devenu champion du monde. C'est également ma conception : respecter certaines étapes dans la construction d'une équipe et incorporer petit à petit de nouveaux joueurs pour lui apporter un nouveau dynamisme, une autre fraîcheur, comme je l'ai fait avec des jeunes comme Arthur, Lodi ou Paqueta. Le Brésil doit sans cesse se réinventer…

La victoire en Copa America l'an dernier a-t-elle marqué un tournant ?

L'équipe continue d'évoluer, mais remporter cette compétition, chez nous au Brésil, représentait un enjeu majeur. Notamment pour les joueurs qui avaient vécu au plus près l'affront de 2014 : Dani Alves, Fernandinho, Thiago Silva… Ce titre était d'autant plus important que nous avions perdu Neymar sur blessure quelques jours à peine avant le début du tournoi. La pression et l'attente des supporters étaient considérables : gagner était donc la seule option qui s'offrait à nous.

Calme. Le sélectionneur brésilien affiche une grande sérénité, qualité essentielle à ses yeux quand on occupe un poste aussi exposé.

Savoir gagner sans Neymar a-t-il servi de déclic psychologique ?
Quand vous devez affronter l'Argentine de Messi, l'Uruguay de Cavani et Suarez, ou la Colombie de James *(Rodriguez)*, son absence crée forcément davantage d'instabilité sur le plan émotionnel. Neymar te rassure, parce qu'il apporte de l'imprévisibilité à ton jeu. Parce qu'il va t'offrir une solution individuelle ou collective que les autres n'ont pas. Et avec lui, le potentiel de l'équipe n'est pas le même, car il va la sublimer. Donc, gagner sans lui et résister à cette pression a fait prendre au groupe conscience de sa valeur, oui.

Depuis, pourtant, l'équipe n'a remporté qu'un seul de ses six matches amicaux durant l'automne 2019 *(3)*...
Mon souci, au cours de cette période, était de mettre en situation de nouveaux joueurs et chercher d'autres associations, de donner davantage de temps de jeu et d'expérience à certains ou d'essayer des choses différentes sur un plan tactique. Comme jouer en 4-4-2, avec Neymar deuxième attaquant. Une partie des gens a compris ce que je voulais faire, une autre, non. Mais j'assume toujours, car le responsable des résultats, c'est moi. Après, mon vécu me permet de pouvoir encaisser les critiques...

« Pour exprimer ses qualités, le footballeur brésilien doit respirer la joie. »

Comment définiriez-vous l'identité de jeu du Brésil actuel, en tout cas celle que vous cherchez à lui donner ?
Dans mon esprit, l'équipe de 1982 demeure "la" référence. La créativité de Falcao, Socrates, Zico, Junior... Pfff, c'était fascinant ! L'histoire a été injuste avec elle et avec Tele Santana, car elle jouait à la fois un football équilibré, très créatif donc, mais également consistant et compétitif. Or, si vous parvenez à réunir ces deux aspects, vous touchez du doigt l'essence même de ce que doit être le football. L'équipe championne du monde en 2002 était, elle aussi, très équilibrée, solide mais tout en conservant beaucoup de qualité technique et offensive. Maintenant l'équilibre, c'est quoi ?

C'est quoi, oui ?
Savoir à la fois jouer et presser haut, presser en position médiane et jouer en position basse. Et

Référence. Quand la planète foot était sous le charme du Brésil de Zico (n° 10) et Socrates (n° 8) en 1982, Tite n'avait que 21 ans. Cette idée d'un jeu à la fois créatif et efficace ne l'a jamais quitté depuis.

L'Équipe

à partir de ces trois situations de jeu, savoir jouer en attaque rapide en mettant beaucoup de vitesse. Ou bien savoir construire, jouer en attaque placée face à un bloc bas, en multipliant les passes, en créant des mécanismes de jeu très variés et en mettant la qualité de percussion nécessaire le moment venu. Tout cela est difficile à obtenir et peut sembler utopiste, mais c'est l'idée : si tu arrives à bien contrôler ces trois moments d'un match, aussi bien en phase défensive qu'offensive, et si tu y ajoutes l'efficacité voulue sur coup de pied arrêté, alors tu as tout compris. Plus ton équipe saura maîtriser un maximum de situations et varier son jeu, meilleure elle sera !

Encore faut-il avoir les joueurs pour. Le Brésil actuel est-il performant dans toutes les configurations de jeu ?

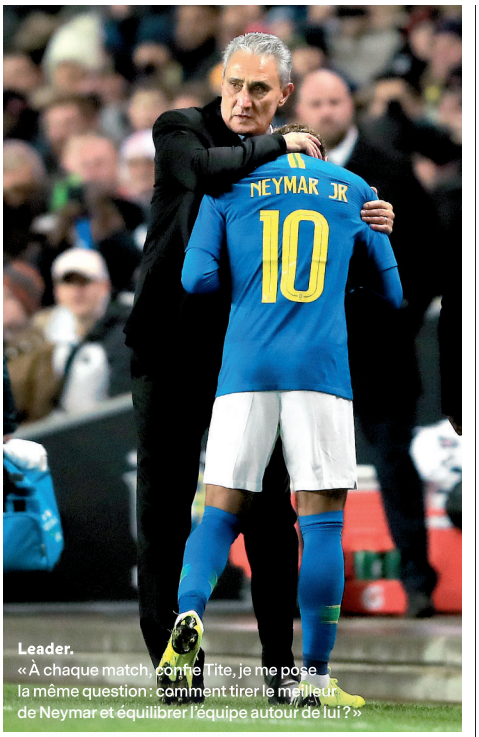
C'est mon grand défi. Un entraîneur doit constamment s'adapter. Au match, à une situation donnée, à un rapport de force. À cette différence près qu'un sélectionneur a la chance de prendre les joueurs qu'il veut en fonction de son idée de jeu. Quand j'entraînais en club, je m'adaptais à mon effectif. En 2012, quand on a remporté le Championnat du monde des clubs avec le Corinthians, on avait battu Chelsea *(1-0)* avec une équipe très efficace en contre et dans les transitions. Mais en 2015, on a été champions du Brésil avec une équipe beaucoup plus joueuse, plus "esthétique", plus brésilienne, parce que les caractéristiques des joueurs le permettaient. Pareil quand j'étais à l'Internacional en 2008 et 2009, où mon équipe incarnait tout à fait ce *jôgo bonito*. L'idéal, je le répète, c'est de savoir tout faire. Mais, pour en revenir à votre question, disons qu'il y a un ou deux postes où on est un peu moins riches qu'avant...

Lesquels ?

Déjà, il nous manque un milieu relayeur. Un joueur comme Falcao autrefois. Ou comme De Bruyne aujourd'hui, capable de jouer tantôt plus bas pour venir aider Casemiro et faire repartir mieux le jeu, tantôt plus haut pour apporter davantage de liant, de créativité, de vitesse et de percussion. Bruno Guimaraes, qui vient de signer à Lyon et qui a été le meilleur joueur des U23 qualifiés pour les JO, possède un potentiel énorme et peut être ce joueur-là *(4)*. Je pense aussi à Paqueta qui joue au Milan AC.

Le Brésil ne possède plus non plus la même qualité de latéraux...

À gauche, Lodi s'est imposé récemment et ses qualités offensives sont intéressantes. Côté droit, c'est plus préoccupant. Dani Alves demeure un modèle de professionnalisme, sa mentalité est exceptionnelle, il prend soin comme personne de son corps et son niveau de jeu reste intact. Mais il va avoir 37 ans... Derrière, il y a Danilo, mais qui a moins joué



Leader. « À chaque match, confie Tite, je me pose la même question : comment tirer le meilleur de Neymar et équilibrer l'équipe autour de lui ? »

avec nous cette saison à cause des blessures. Ou Alex Sandro, qui est davantage un défenseur puissant, dans le style italien. Tout ça est souvent une question de générations. Regardez : le Brésil a la chance aujourd'hui de posséder deux très grands gardiens *(Alisson et Ederson)*. Cela n'a pas toujours été le cas.

« Je m'inscris dans une démarche comparable à celle de Deschamps. »

En revanche, sur Neymar et surtout sur votre colonne vertébrale Alisson-Thiago Silva-Marquinhos-Casemiro-Firmino, vous n'avez guère de doutes.

Non. J'ai plusieurs leaders avec des profils et des caractéristiques différents qui m'ont aidé dans ma tâche et m'offrent des certitudes : des leaders techniques et créatifs, des leaders d'équipe et des compétiteurs. Mais d'autres sont en train de s'affirmer. Depuis qu'il joue à Liverpool, Fabinho a pris une autre dimension. Gabriel Jésus, que j'ai fait débuter à 19 ans, continue de grandir et de gagner en maturité...

Comment utiliser Neymar de la meilleure manière ?

À chaque match, je me pose la même question : comment en tirer le meilleur, construire et équilibrer l'équipe autour de lui ? À Paris, il joue en 4-4-2 avec Mbappé et Icardi ou Cavani, des attaquants bien adaptés à ce système. Maintenant, la position où je l'ai trouvé le plus performant en club comme en sélection, c'est quand il jouait à Barcelone, sur le côté gauche pour venir ensuite terminer dans l'axe. Autrement dit, en partant d'un côté, où il travaillait avec les milieux, puis en utilisant sa perception du jeu, sa rapidité de réflexion et d'exécution, sa capacité d'improvisation, et en y ajoutant sa vitesse. Le meilleur Neymar que j'ai vu jouer, c'est à cette période-là. Le niveau de jeu qu'il avait atteint alors était exceptionnel et seul Messi et Cristiano Ronaldo étaient au-dessus. Je n'ai jamais vu ainsi Hazard, Griezmann ou Pogba jouer à ce niveau-là. Mais le Neymar dont je parle, c'est celui qui était dans sa plénitude mentale et physique.

Il existe un Brésil avec et sans Neymar ?

Neymar est essentiel, mais pas irremplaçable. Je lutte d'ailleurs en permanence contre l'idée d'individualiser la victoire ou la défaite. Le message que je veux faire passer repose, au contraire, sur une idée collective : jouez et comportez-vous en équipe. Une fois qu'on a obtenu ça, et seulement après, les individualités, Neymar, Coutinho, Richarlison ou d'autres, peuvent s'exprimer et créer des différences.

Comment jugez-vous la relation de Neymar avec les autres et son comportement dans le groupe ?

Quand il n'y a plus les caméras, Neymar est très différent de celui que vous connaissez. Il redevient un gosse, un grand gamin qui adore rigoler et plaisanter. Avec Richarlison, Gabriel Jésus, Arthur ou Ederson, ils forment une bande qui passe son temps à s'amuser, sur le terrain et en dehors. D'une manière générale, j'ai un groupe très joyeux et avec qui il est très agréable de travailler.

Marc Atkins/Offside/Presse Sports

Étapes.
Un quart de Coupe du monde contre la Belgique de Kevin de Bruyne, ici à la lutte avec Fernandinho, en 2018 (« Notre match le plus créatif de tous », avoue Tite) et une victoire à la Copa America 2019 (ci-dessous) : le Brésil pense désormais à 2022 et au Qatar.

« Neymar est essentiel, mais pas irremplaçable. »

« Bruno Guimaraes peut être le milieu relayeur qui nous manque. »

Jusqu'ici, vous n'avez perdu qu'un seul match en compétition, contre la Belgique (1-2) en quarts de finale de la dernière Coupe du monde. Un seul sur vingt-trois. Et encore, sur un coup de pied arrêté et un contre.
Selon le résultat ou son contenu, un match offre toujours deux lectures différentes. On a perdu ce quart de finale, mais Brésil-Belgique a été l'un des trois meilleurs matches de la Coupe du monde. Quelle qualité technique incroyable il y avait sur le terrain… D'un côté, tu as De Bruyne, de l'autre Neymar. Tu prends Coutinho, de l'autre Hazard. Courtois et de l'autre Alisson. Sauf que le résultat ce jour-là ne reflète pas notre performance. On méritait au minimum de jouer une prolongation.
La Belgique alignait une équipe mature, très forte dans la gestion de ses émotions, avec un vécu supérieur au nôtre et des joueurs ayant l'expérience d'autres grandes compétitions… Mais des quarante-huit matches du Brésil que j'ai dirigés, c'est celui où on a le plus frappé au but et montré le plus de créativité. C'est aussi le deuxième match où on a le plus cadré. Neuf fois. Mais bon, manifestement pas assez. Or, si tu ne cadres pas suffisamment, si tu manques de justesse et d'efficacité, à quoi bon… La France, elle, a été ultra efficace, et elle a fait très mal à tout le monde. Une occasion sur deux, ça faisait but ! Avec un Mbappé et Griezmann touchés par la grâce, Pogba et Varane à un très haut niveau, Kanté incroyable de solidité et d'activité. Et je ne parle pas de Lloris… Toute l'équipe semblait imprégnée d'un même état d'esprit.

C'est votre plus grand regret ?
Si je vous dis que ce match me revient à l'esprit presque toutes les heures et qu'il m'empêche encore parfois de dormir…

Dans un peu plus de deux ans au Qatar, l'histoire peut-elle être différente ?
Au Brésil, la Coupe du monde est plus grande que tout et 2022 est déjà dans toutes les têtes. La priorité reste donc les éliminatoires, toute mon énergie et mon attention sont concentrées dessus et la prochaine Copa America ne constitue, cette fois, qu'un objectif intermédiaire *(5)*. Jusque-là, continuons de travailler et de progresser, étape par étape.

Ale Cabral/AGIF/Presse Sports - Lucas Figueiredo/CBF

Vu d'Europe, on se dit toujours qu'il ne peut rien arriver au Brésil en qualification sur dix-huit matches…

Tous les matches sont très durs. Et toutes les équipes ont considérablement évolué. Cela n'a plus rien à voir avec il y a vingt ou trente ans. Désormais, chaque pays travaille très bien, avec des infrastructures, des méthodes et des stratégies de jeu bien meilleures. Même les petites équipes comme le Venezuela, dont les joueurs majeurs jouent en Europe. Prenez mon premier match, quand on est allés à Quito. Que s'est dit l'Équateur ? "Ils ne sont pas en confiance, on va donc aller les chercher…" Et ils nous ont tout de suite pressés. On a fini par faire la différence dans le dernier quart d'heure et gagner 3-0, mais, croyez-moi, ça n'a pas été simple. Il fut un temps où nos adversaires se contentaient de jouer bas et contrer. À présent, toutes les équipes sud-américaines affrontent le Brésil en essayant de lui poser des problèmes. » **P.U.**

(1) Du 6 février au 1er mars dernier, vingt-six matches dont dix-huit en Europe (Angleterre, Espagne, France et Italie) ont été supervisés par Tite et huit membres de son staff technique.

Making of

- **Lieu** Un salon au huitième étage du siège de *L'Équipe,* à Boulogne-Billancourt.
- **Durée de l'interview** Une heure, plus vingt minutes de séance photo.
- **Boisson consommée** Un café au début de l'entretien, un verre d'eau à la fin.
- **Tenue** Costume gris anthracite, chemise rose pâle.
- **Nombre de fois où il a regardé sa montre durant l'entretien** Zéro.
- **Autres personnes présentes** Eduardo Rihan Cypel, pour assurer la traduction simultanée, le photographe Yann Le Duc, un cameraman de la chaîne L'Équipe, ainsi que trois membres du staff de Tite, Juninho Paulista, coordinateur de la Seleçao, son fils Matheus Bachi, entraîneur adjoint, et Vinicius Rodrigues, chef de presse.
- **Niveau de connivence avec l'intervieweur** 0/10. Première rencontre.
- **La note qu'on lui met** 9/10. Passionné, perfectionniste, mais aussi humain, enthousiaste et pédagogue : on pourrait passer des heures à le questionner et l'écouter…
- **La question qu'on a oublié de lui poser** « Le titre de champion du monde 2022, vous y pensez tous les matins en vous rasant ? »

*(2) Ce documentaire d'Amazon Prime Video en cinq épisodes (*Tout ou rien : l'équipe du Brésil*) raconte de l'intérieur la victoire du Brésil lors de la Copa America 2019.*
(3) Brésil-Colombie (2-2) à Miami et Brésil-Pérou (0-1) à Los Angeles en septembre, Brésil-Sénégal (1-1) et Brésil-Nigeria (1-1) à Singapour en octobre, Brésil-Argentine (0-1) à Riyad et Brésil-Corée du Sud (3-0) à Abu Dhabi en novembre.

(4) Pour la première fois, Bruno Guimaraes faisait partie de la liste des 24 joueurs retenus en vue des matches éliminatoires de Coupe du monde contre la Bolivie et le Pérou, prévus les 27 et 31 mars.
(5) L'entretien a été réalisé avant l'annulation des deux premiers matches éliminatoires de Coupe du monde 2022 et de celle de la Copa America 2020, initialement programmée du 12 juin au 12 juillet en Argentine et en Colombie, et reportée d'un an.

Flamme. « Lorsque vous exercez votre métier avec amour et passion, assure Tite, toutes les difficultés semblent déjà plus faciles à surmonter. » Le discours du sélectionneur brésilien respire aussi le calme et la mesure.

Angleterre

Le foot donne l'exemple

Certes, ils sont à l'abri du besoin. Il n'empêche. Les footballeurs et les clubs du Royaume-Uni ont réagi en masse dans le cadre de la crise sanitaire. Et pas seulement pour se donner bonne conscience.

Texte **Philippe Auclair**, à Londres

Winston Churchill, le «Bouledogue», avait son chapeau (un Homburg), son cigare et le «V» de la victoire pour le distinguer. Boris Johnson, testé positif au coronavirus vendredi dernier, plutôt berger des Pyrénées, a sa moumoute blonde, son embonpoint, un nombre indéterminé d'enfants (neuf aux dernières estimations) et, on l'imagine, un nez rouge de clown et quelques serpentins dans la poche de son blazer. Ceci explique peut-être cela : ou comment le gouvernement britannique a pu prendre un virage à 180 degrés dans son discours et sa gestion de la crise du Covid-19, passant d'un laissez-faire presque absolu (censé favoriser l'immunité de masse, pour des raisons que personne ne pouvait expliquer une semaine plus tard) au couvre-feu actuel, que les Britanniques, au passage, ne respectent pas beaucoup mieux que les continentaux. Le Royaume-Uni, qui disposait d'une avance cruciale de quinze jours sur le reste de l'Europe pour endiguer la contagion, choisit de temporiser pendant cette période. On saura le prix de cette inaction plus tard.

LES « SOURIS DE LABORATOIRE » DE ROONEY

Mais si les autorités oscillèrent entre atermoiement, indécision et je-m'en-foutisme avant de se réveiller en sursaut, il est tout un pan de la société britannique qui, lui, avait tout de suite compris combien l'heure était grave et passa aussitôt à l'action : le monde du football, à tous ses niveaux. D'entrée, Jürgen Klopp, qui d'autre, trouva les mots et le ton qui avaient fait défaut aux gouvernants en rappelant aux supporters de Liverpool qui craignaient – à juste titre, semble-t-il – que le titre attendu depuis 1990 leur échappât encore que, « de toutes les choses qui n'ont aucune importance, le football est celle qui compte le plus », mais surtout pas davantage. Oublié, le trop fameux « le football n'est pas une question de vie ou de mort », etc, de Bill Shankly. Pourquoi réagir ainsi ? C'est peut-être un peu parce que les footballeurs anglais ont eu le sentiment d'être « traités comme des souris de laboratoire », comme l'a dit Wayne Rooney dans sa nouvelle chronique du *Sunday Times,* fustigeant au passage le discours attentiste de son Premier ministre. Ne fallut-il pas que Mikel Arteta soit testé positif pour que la Football Association, la Premier League et la Football League décident enfin de dire « stop », deux jours après qu'on avait permis à des milliers de supporters de l'Atletico Madrid de s'entasser à Anfield, alors que trois joueurs de Leicester avaient déjà été mis en quarantaine ? Nigel Pearson, le manager de Watford, dont la tête et le langage de Royal Marine ne sont pas ceux d'un gauchiste, s'en prit lui aussi à Johnson, ne cachant pas son mépris pour le « manque de leadership » de ses gouvernants.

Simon Stacpoole / L'Équipe - Pierre Lahalle / L'Équipe

Mobilisation.
Bien avant le confinement imposé le 24 mars au Royaume-Uni, Jürgen Klopp (deuxième photo) et Wayne Rooney luttaient contre le coronavirus pour qu'Anfield et tous les stades vibrent à nouveau.

Ce n'étaient pas là seulement des prises de position individuelles, même si elles se sont multipliées depuis la mi-mars ; c'est tout un microcosme, clubs, joueurs, techniciens et fans, qui a refusé de ne rien faire, et a montré une fois de plus que, dans un pays dont Margaret Thatcher avait pu dire qu'il n'y existait pas « cette chose qu'on nomme société », subsistait une authentique communauté, celle du football, qu'on accuse si souvent de « tribalisme », mais qui a su faire de ce défaut une qualité des plus précieuses au moment où on avait et aura le plus besoin d'un ciment collectif.

NEVILLE ET GIGGS METTENT LEURS HÔTELS À DISPOSITION

Les gestes ont été si nombreux qu'on ne peut les énumérer tous, des gestes qui allaient bien au-delà du symbole. Gary Neville et Ryan Giggs mirent deux des hôtels qu'ils possèdent à Manchester à la disposition du personnel de santé de leur ville, à titre gracieux bien sûr, tout en continuant de payer intégralement le salaire de leurs employés. Roman Abramovitch et Chelsea firent de même avec le *Millennium Hotel* qui jouxte Stamford Bridge. Wilfried Zaha, l'international ivoirien de Crystal Palace, invita infirmiers et infirmières à contacter sa société immobilière londonienne pour se voir offrir des logements gratuits pendant la crise, tandis que Marcus Rashford soutenait – y compris de sa poche, et généreusement – les banques alimentaires mancuniennes. Parfois, c'est de l'argent qu'on offre, comme Everton le fit pour financer la livraison de colis d'aide aux personnes isolées, tandis que Liverpool faisait une donation substantielle à un réseau de distribution de nourriture aux plus vulnérables, tout comme Burnley, sous l'impulsion de ses joueurs, et les deux géants de Manchester, unis pour l'occasion, et garantissait de payer ses employés (permanents ou occasionnels) au moins jusqu'au terme originellement prévu de la saison. Aston Villa est l'un des nombreux clubs à avoir distribué les repas qui devaient être servis lors de ses derniers matches dans des foyers de sans-abri.

LES JOUEURS DE NORWICH SE RELAIENT POUR TÉLÉPHONER AUX VIEUX ABONNÉS

Parfois, c'est de l'argent qu'on offre, oui, mais pas toujours. Watford a lancé une campagne, Hornets At Home, pour recruter des volontaires qui puissent s'occuper de besognes quotidiennes pour les personnes âgées, handicapées ou malades à haut risque qui ne peuvent plus sortir du tout de chez elles. Les joueurs de Norwich, Todd Cantwell en tête, se sont relayés pour téléphoner aux abonnés des Canaris qui ont passé les 70 ans, histoire qu'ils se sentent moins seuls. Un petit club des Highlands écossais, Nairn FC, qui appartient à ses supporters, a décidé de payer en avance ses fournisseurs pour la saison à venir, tandis que ses employés, joueurs compris, ont un nouveau régime d'entraînement : ils font les courses pour ceux qui n'en sont plus capables. Toujours en Écosse, Steven Naismith, un récidiviste de la bienfaisance, a décidé de dire adieu à 50 % de son salaire pour que son club, Heart of Midlothian, puisse mieux faire face à la crise et continuer de payer son personnel. Ce n'est pas l'envie de citer toutes ces initiatives qui manque, c'est la place. Et pendant ce temps, rappelons-le, le pouvoir était tranquillement assis sur la rive à regarder couler le fleuve sans se soucier de ce qu'il charriait dans son courant.

Hôtels gratuits, distribution de repas, dons… Les initiatives se multipient.

UN ALTRUISME MODÈLE AU SEIN D'UNE SOCIÉTÉ IMPITOYABLE

On dira que le football anglais a largement les moyens de soigner son image en faisant preuve de générosité, et qu'il pourrait, qu'il devrait, aller encore plus loin, ses richissimes propriétaires en particulier. On n'aura peut-être pas complètement tort. Mais s'en tenir là serait se méprendre sur ce que cet élan altruiste qui est sensible dans toutes les strates de ce foot a de réel, de viscéral et de crucial dans un contexte national des plus particuliers.
Le Royaume-Uni est, de tous les pays d'Europe de l'Ouest, le plus brutal, le plus impitoyable envers ses laissés-pour-compte, ce qui est suffisamment démontré par la baisse de la longévité des Britanniques (de treize mois depuis 2015) depuis l'adoption de la politique d'austérité du gouvernement conservateur, sans parallèle dans le reste de l'Union européenne que la Grande-Bretagne a choisi de quitter.
Dans ce contexte, le football n'est pas qu'un exutoire, mais aussi un refuge, et un modèle ; un refuge pour des valeurs communautaires que la working-class, et ce qu'elle est devenue, reconnaissent pour siennes depuis la révolution industrielle, que l'on avait pu croire tombées en désuétude avant qu'un virus ne montre les nouveaux égoïsmes sous un autre jour, et un modèle, peut-on espérer, pour une Angleterre qui sache se souvenir de ce qui l'a unie autrefois. Ce qui n'est qu'un jeu n'aurait jamais dû se substituer au pouvoir, mais personne ne se plaindra de ce qu'il le fit.

Simon Stacpoole/L'Equipe - Frédéric Porcu/L'Équipe

Adaptation.
Comme tous les joueurs professionnels, Lucas Deaux, ici face au Stéphanois Wahbi Khazri, a dû trouver des moyens de rester en forme et s'entraîner malgré le confinement.

Frédéric Porcu/L'Équipe

Lucas Deaux

« L'être humain se croit au-dessus de tout »

À qui et à quoi pense un footballeur confiné ? À la reprise, un peu, forcément. Et à plein d'autres sujets nettement plus sociétaux comme l'explique le milieu de terrain de Nîmes.

Texte **Timothé Crépin**

Quasiment vingt ans, déjà, que l'on a croisé la route de Lucas Deaux. C'était à Reims. En benjamins. Avec Alain, son père, qui nous coachait. Nos chemins se sont séparés, avant de se recroiser lorsqu'il est devenu pro et moi journaliste. Depuis, il ne refuse jamais un petit coup de fil. Surtout en cette période d'isolement forcé. Au calme, depuis chez lui, à Nîmes, il nous raconte sa vie de confiné. Avec tranquillité, mais aussi franchise. À son image. Le temps, pendant quarante minutes, de comprendre combien la date inconnue de la reprise des compétitions peut le perturber. Et combien la situation sanitaire actuelle lui permet de se poser de nombreuses questions, et pas forcément sur le maintien des Crocos.

« Quel jour est-on ?

On est jeudi, non ? Jeudi 26. Mais j'ai hésité !

On ne perd pas trop la notion du temps en cette période de confinement ?

Si, un peu. Mine de rien, les journées se suivent et se ressemblent pas mal. Ce qui me permet de les différencier, c'est le programme télé du soir *(Il rit.)* C'est surtout ma femme qui la regarde. Mais je l'accompagne. C'est un peu notre moyen de nous évader parce que tu es toute la journée avec les enfants.

Habituellement, un joueur pro a ses journées rythmées par ses séances d'entraînement, ses déplacements, ses matches. Tout est bien calé. Tous ces rituels ont disparu. Ça en est perturbant ?

Ce que je trouve perturbant, surtout, c'est de n'avoir aucune indication sur une éventuelle date de reprise et de ne pas trop savoir où l'on va. Tu as un programme à faire, tu dois te maintenir en forme. Mais pour quand ? Pour quoi ? Comment ? Tu es tenu par rapport à l'évolution du "truc". Ça dicte un peu ton futur. Une fois que tu t'es fait au rythme... Ça change, bien sûr, mais tant que tu n'as pas de date de reprise, tu ne penses à rien d'autre qu'au confinement et à t'occuper de ta famille.

Avez-vous l'impression de travailler dans le vide ?

Franchement ? Ouais ! En général, tu bosses onze mois sur douze. Tu as un mois de vacances. Et sur ce mois, tu coupes un peu par rapport au fait d'être la tête dans le guidon, d'avoir des objectifs, cette obligation de résultats... Donc, là, s'il n'y a rien le samedi, l'envie de travailler est moins forte. C'est spécial. Ce n'est pas comme si tu étais off et que les gens autour continuaient de pratiquer leurs activités. Là, tout s'est arrêté de tourner en même temps. Mais je trouve ça vachement intéressant parce que ça soulève plein de questions.

Lesquelles, par exemple ?

Attention, il y a beaucoup de morts, c'est dramatique. Mais, quand tu mets ça de côté, ce qui m'intéresse, c'est de savoir si cette sorte de leçon qu'on est en train de prendre va nous permettre de nous remettre en question et de voir les choses un peu différemment pour le futur. À tous les niveaux. Admettons qu'un mec aime bien s'acheter une belle bagnole, des beaux vêtements... Pour moi, ça ne sert pas à grand-chose, mais, quand, en plus, tu restes chez toi et que tu ne peux pas bouger, tu t'habilles en jogging, tu ne peux pas bouger ; donc tu te fiches de tout ça. Ta voiture, tu ne t'en sers pas, donc tu te rends compte que ça ne sert pas à grand-chose aussi. Ça peut te faire changer d'avis par rapport à certaines habitudes, par rapport à certains éléments utiles ou non dans ta vraie vie. Et c'est là que tu vois que c'est avant tout le rapport humain qui te fait vivre. C'est socialement que tu existes. Quand tu es loin de tout le monde, tu vois que tu t'ennuies, ça ne bouge pas, tu te morfonds un peu. Et, du point de vue de la société, est-ce que le gouvernement va se remettre en question par rapport au manque de fonds mis à disposition pour la santé ? C'est quand même incroyable d'être la cinquième ou la sixième puissance économique mondiale et de ne pas avoir assez de masques. T'imagines le truc ? Alors, oui, il y a de grosses demandes, mais comment tu peux en arriver là ? Encore, tu serais un pays du tiers-monde qui n'a pas de moyens... Mais, là, je me pose des questions.

« C'est quand même incroyable d'être la cinquième ou la sixième puissance économique mondiale et de ne pas avoir assez de masques. »

Ça vous fait peur ?

Ce n'est pas que ça fasse flipper mais ça me conforte dans ce que je pense de la politique. Finalement, ce qui les intéresse, c'est le pouvoir et l'argent. Tu es censé représenter la démocratie. Mais est-ce que ça les intéresse vraiment ? Je n'en ai pas l'impression. Et les masques ne sont qu'un exemple : les manques de personnels, de places dans les hôpitaux, de services de réanimation. Ça veut dire qu'on n'est pas au point. L'être humain se croit au-dessus de tout. Tu te crois au-dessus de la nature mais, au bout du compte, un tout petit truc microscopique te met à terre en un rien de temps. Tu peux prendre les clubs de foot : je pense qu'il y en a qui balisent, forcément. Nous, on est au chômage partiel, ça parle également

Pierre Lahalle/L'Équipe

Suspendus.
Tous les matches, professionnels ou ici les parties du dimanche sur la pelouse de Bagatelle près de Paris, sont interdits.

de baisser les salaires. Si ça continue, ne va-t-il pas y avoir des mois où tu n'auras pas de salaire du tout ? Est-ce que les clubs qui vivent à crédit et qui misent tout sur les achats et ventes de joueurs, avec des spéculations autour des performances éventuelles des mecs, ne vont pas se retrouver dans la merde ?

Juste avant l'interview, vous nous parliez aussi de l'impact sur l'environnement…

Je pense que ça lui fait du bien ! Tu roules moins, tu pollues moins. Je ne sais pas exactement quels métiers ont encore le droit d'exercer, mais je pense, par exemple, aux pêcheurs. Peut-être y a-t-il moins de pêche. Peut-être que tu laisses plus d'espèces tranquilles et que la nature nous le rendra plus tard. Je prends ça vraiment comme un avertissement.

Récemment, des dauphins sont revenus dans un port de Sardaigne vide de ferries et de bateaux…

Il y a moins de menaces, donc ils s'approchent de plus en plus. En ce moment, dans une journée, tu as le temps de réfléchir… Là, ça tue des dizaines de milliers de personnes mais, demain, est-ce que tu ne peux pas tomber sur un truc qui en tue des dizaines de millions ?

Cette pause forcée n'est-elle pas finalement bienvenue pour se poser les bonnes questions ?

Tout le monde a le temps. Même dans la vie normale, tu as le temps. Il faut prendre le temps de réfléchir, de se poser des questions. Et il n'y a pas de mauvaises questions à se poser. J'essaie aussi de ne pas trop allumer la télé parce que c'est vachement rébarbatif. 500 morts aujourd'hui, 600 demain… J'essaie de fuir le négatif.

« Est-ce que les clubs qui misent tout sur les achats et les ventes de joueurs ne vont pas se retrouver dans la merde ? »

Aviez-vous été sensible, au début de l'épidémie, aux images de nombreux Français dans les parcs et dans les rues ?

Comment veux-tu expliquer à quelqu'un qu'il faut se confiner alors que tu maintiens le premier tour des élections ? Tu veux te confiner, mais tu veux quand même faire de la politique. C'est bizarre…

Vous n'êtes pas allé voter ?

Non. Déjà, à la base, je n'ai jamais trop voté. Je ne dis pas que c'est bien. Mais la politique, ça me débecte un peu. Là, lors de la prochaine élection présidentielle, je voterai, parce qu'il se passe des trucs…

Vous qui exercez un métier où vous croisez beaucoup de monde, comment vivez-vous cet isolement ?

Tu as FaceTime, les appels vidéo, tu peux également parler via Snapchat. Mon moyen de

Statut.
Comme l'ensemble des joueurs de Nîmes, Lucas Deaux est en chômage partiel.

Vincent Michel/L'Équipe

m'évader un peu du train-train quotidien, c'est quand je joue à la PlayStation avec les copains. Avec Nolan Roux, Valentin Rongier et des potes qui ne sont pas dans le foot. Tu peux parler, tu rigoles un peu.

Y a-t-il des aspects du confinement que vous n'aviez pas imaginés ?

(Il réfléchit.) C'est une situation nouvelle pour tout le monde. Mais rien ne me déplaît. Il y a en a qui disent : "On ne peut pas sortir, c'est relou. On ne peut pas faire ci ou ça." On n'est pas à plaindre ! Moi je pense à des gens en région parisienne ou ailleurs qui vivent dans des HLM, avec quatre gosses dans 50 m², les uns sur les autres. Là, au bout d'un moment, ça doit être usant psychologiquement. Je pense à ceux qui n'ont même pas de maison ou à bouffer. Il y a toujours pire. C'est ma manière à moi de dédramatiser le truc. J'essaie d'être positif.

Que prenez-vous le temps de faire que vous ne pouviez réaliser habituellement ?

Être avec les enfants. On passe beaucoup de temps avec eux, mais là tu en passes encore plus. Le côté hyper positif du confinement c'est de voir mon petit grandir tous les jours. Tu vois toutes les évolutions. Là, il commence de mieux en mieux à se tenir assis. Il a des réactions qu'il n'avait pas avant. C'est un luxe.

Votre famille est-elle épargnée par ce virus ?

Je t'avoue que, au début, mon père avait une pneumonie. J'étais un peu inquiet. Là, ç'a l'air d'aller. Mon frère a eu une grippe. Ça va mieux aussi. Peut-être qu'ils l'ont eu mais qu'ils ne le savent pas. Pour l'instant, je touche du bois. Tout va bien dans ma famille et celle de ma femme.

Vous êtes-vous trouvé ou découvert une nouvelle vocation pendant ce confinement ?

Pisciniste. *(Il rit !)* Je ne savais pas que c'était une galère comme ça. D'habitude, je m'en occupe, mais moins souvent. Donc, tu essaies de t'en occuper pour que, d'un point de vue esthétique, ça soit beau à l'œil.

Côté terrain, comment les entraînements ont-ils été stoppés ?

C'était bizarre dans le sens où, au début, les entraînements étaient maintenus alors que tout le monde arrêtait. Je ne me suis jamais inquiété. On commençait à ne plus se serrer la main. Mais c'est un peu comme tout le monde : au début, tu rigoles en te disant que c'est une grippe améliorée. Quand un mec tousse, tu cries "corona". Tu prends le truc à la légère. Et quand tu vois que ça devient sérieux… Je ne me suis jamais senti con par rapport à ça parce que je ne vois pas comment on pouvait savoir. Mais tu deviens inquiet par rapport à la santé de tes proches et de tes collègues. Tu es un peu dans l'inconnu, c'est ça qui est chiant. Ce qui m'importait aussi, c'étaient les questions au sujet de la suite du Championnat.

Beaucoup de monde a donné son avis pour savoir quelle décision adopter si la Ligue 1 ne reprend pas. Quel est le vôtre ?

Besoin.
Lucas Deaux avoue que ne pas ressentir l'adrénaline dans cette période sans compétition lui manque.

Pour qu'il y ait le moins de personnes lésées, à partir du moment où tu as joué 28 journées, tu en as assez pour comprendre où tu te situes. Nous, on est barragistes, ça veut dire qu'on mérite d'être là. Mais il y a aussi ceux qui font des efforts dans les divisions du dessous. Donc, moi, je maintiendrais les deux derniers et j'ajouterais les deux qui montent *(de L2)*. On passerait à vingt-deux en 2020-21 et, ensuite, tu t'adaptes avec quatre descentes.

« Je maintiendrais les deux derniers et j'ajouterais les deux qui montent *(de L2)*. On passerait à vingt-deux en 2020-21. »

Qu'est-ce que ça fait de ne plus avoir cette pression de la compétition ?

Franchement, c'est chiant. Ça manque d'adrénaline, de peps. Ça manque de quelque chose. Un truc qui te fait bander au quotidien. Le fait de te battre pour gagner ton bifteck, essayer d'avoir des résultats, d'être le meilleur possible, d'être meilleur chaque jour.

Comment avez-vous accueilli la décision du club de passer en chômage partiel ?

L'important, c'est la survie de l'entreprise pour que tu puisses garder ton travail et continuer à exercer ta passion. Tu es un salarié comme un autre.

Seriez-vous, par exemple, prêt à renoncer à deux mois de salaire ?

Moi, je m'adapte. Si tu supprimes deux mois de salaire mais qu'on te dit que tu iras à la fin de ton contrat : oui. Si on te dit qu'on te sucre ton salaire mais qu'on ne sait pas ce qu'il se passe derrière, ça fait chier… Finalement, tu ne peux pas faire grand-chose ! Tu ne vas pas faire grève, il faut un mètre d'écart entre chaque personne. Ce n'est pas possible. *(Il sourit.)* On ne va pas descendre dans la rue. Je suis toujours à me dire qu'il y a plus grave que ça.

Qu'est-ce que le monde du foot pourrait tirer de bénéfique de cette période ?

Il faut se remettre en question par rapport à nous-mêmes, déjà. Voir qu'on n'est pas intouchables, en tant qu'être humain et sportif. Dans un monde égoïste, on a compris que l'important c'était de partager avec l'autre, non ? Et puis, il faudrait comprendre aussi qu'il existe certainement d'autres manières de gérer un club. » **T. C.**

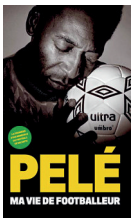
Jérôme Prévost/L'Équipe

conso

Ballon à lire (2)

En attendant de retrouver le chemin des terrains, *FF* vous propose une sélection d'ouvrages téléchargeables, pour que le temps passe plus vite. La suite mardi prochain.

Autobiographique



Pelé incarne le football et tous ces artistes brésiliens qui ont fait rêver des générations de fans. Pelé, l'homme aux trois Coupes du monde, se livre et retrace plus de soixante ans de l'histoire du foot.

Pelé, *ma vie de footballeur, avec Brian Winter, éditions Globe.*

Esthétique

Le bouquin idéal pour comprendre ce qui fait l'essence même du football brésilien : le dribble. Autrement dit, le sens de la ruse, de l'entourloupe, de la feinte, du déhanchement et du déséquilibre. On commence le voyage avec Garrincha et on le finit sur une plage de Copacabana.

Éloge de l'esquive, *par Olivier Guez, éditions Grasset.*

Démocratique

Footballeur de classe mondiale, titulaire d'un doctorat en médecine, Socrates, ne fut pas que cela. Avec ses coéquipiers du Corinthians, il a mené une lutte contre la dictature militaire au Brésil dans les années 1980. La résistance à l'oppression et le football ne pouvaient avoir meilleur ambassadeur. **L. Cr.**

Docteur Socrates, footballeur, philosophe, légende, *par Andrew Downie, Solar éditions.*

l'humeur de faro

offre numérique

L'ÉQUIPE + france football

1 € le premier mois

puis 13,99 €/mois sans engagement*

abonnez-vous sur **www.lequipe.fr/ff**

*Offre d'abonnement à 1€ TTC le 1er mois puis 13,99€/mois TTC au lieu de 15,98€/mois. Offre 100 % numérique et sans engagement. À l'issue du premier mois à 1€, l'abonnement sera automatiquement reconduit mensuellement au prix de 13,99€/mois. Le premier mois à 1€ s'applique seulement aux nouveaux abonnés. Les personnes ayant déjà bénéficié du 1er mois à 1€ paieront immédiatement 13,99€/mois TTC. Vous êtes libres de résilier votre abonnement à tout moment en vous rendant dans la rubrique « aide et contact ».

le tacle à retardement de julien cazarre

Oui Michel

Si je vous dis que j'ai encore les larmes aux yeux quand je repense à la victoire de l'équipe d'Hidalgo à Paris, vous imaginez bien que c'est pas de l'élection de l'adjointe de Delanoë à l'Hôtel de Ville dont je parle, mais bien de ce soir de juin où la France était dans la rue, sans Gilets jaunes, pour fêter la première grande victoire du foot français dans une compétition internationale.

Oui Michel, c'est à toi que je pense aujourd'hui car tu es celui qui es mon papa de foot, celui auquel je pensais pour me rassurer avant de m'endormir sous ma couette Fanta citron, dans mon pyjama Goldorak (oh merde, on dirait du Vincent Delerm).

Mon premier vrai souvenir de foot est une douleur, un coup de poignard dans le cœur, celui de France-RFA, comme pour me prévenir qu'en tant que futur supporter du PSG je devais m'habituer dès maintenant à avoir le karma d'un intouchable unijambiste manchot de la banlieue de New Delhi qui attend avec impatience sa réincarnation en maharaja dans sa prochaine vie (moi, si je pouvais juste être fan de philatélie ou de sculptures sur fruits, ça me reposerait).

Michel Hidalgo, c'était le polo du Racing qu'on avait tous envie de porter alors qu'on s'en tapait comme de l'an 40 du Racing en 1982. Enfin, comme de l'an 40, pas vraiment, car un grand méchant moustachu est venu nous rappeler que c'est pas François Mitterrand et Helmut Kohl qui allaient nous faire avaler tout de suite la pilule de l'amitié franco-allemande… Qui ne vaudra jamais l'amitié allemande avec Franco mais ça, c'est une autre histoire.

Michel, c'était ce pétage de plombs sur le bord du terrain quand le frère d'un émir même pas du Qatar s'est senti le droit de venir faire annuler un but des Bleus en pleine Coupe du monde. Qu'est-ce que j'aurais pas donné pour que Al-Thani fasse la même sur celui de Demba Ba, Sergi Roberto ou de Marcus Rashford… Mais, ça aussi, c'est une autre histoire.

> Tu es mon papa de foot, celui auquel je pensais pour me rassurer avant de m'endormir sous ma couette Fanta citron, dans mon pyjama Goldorak.

Michel, c'était celui qui, sur un coup de génie ou un coup de tête, a décidé de mettre trois numéros 10 dans son milieu de terrain. Ça paraît dingue quand on sait qu'aujourd'hui je ne suis même pas sûr qu'on trouve trois numéros 10 dans toute la Ligue 1…

Michel, c'était le romantisme qui gagne, oui, qui gagne, parce que s'il s'était arrêté à Séville, on l'aurait trouvé bien gentil mais il serait allé peupler le panthéon des sympathiques losers avec Jean-Marc Furlan.

Oui Michel, t'étais un peu mon papa… jusqu'au jour où dans un accès de folie tu as rejoint l'OM de Tapie. Quand je l'ai appris, j'ai eu l'impression d'entrer dans la chambre de mes parents et de reconnaître mon père sous le déguisement du Père Noël. Aujourd'hui, tout est pardonné et ne reste que les bons souvenirs. Aujourd'hui, certains veulent mettre Marquinhos en numéro 6 quand toi tu mettais Genghini… Mais, ça aussi, c'est une autre histoire.

Franck Seguin/L'Équipe

nouveau **HORS-SÉRIE**

guide Formule 1

En vente chez votre marchand de journaux. 3 €

également disponible sur le site et l'appli L'Équipe

SOYEZ FIAT DE FOOT

GARANTIE(2) 10 ANS

NOUVELLE FIAT TIPO *ELYSIA*

À PARTIR DE 15990 €(1)

SOUS CONDITION

TABLETTE 7"
APPLE CARPLAY™
& ANDROID AUTO™

JANTES ALLIAGE 17"

SIGNATURE LED

PACK SÉCURITÉ :
FREINAGE D'URGENCE ET
RÉGULATEUR ADAPTATIF

(1) Pour la commande d'une Fiat Tipo 5 portes Elysia 1.4 95 ch MY20 neuve, incluant **1500 €** de remise Fiat **et 1500 €** de bonus écо Fiat pour la reprise d'un véhicule de plus de 7 ans. (2) Extension de Garantie constructeur *Maximum Care* (couverture maximum) « 2 + 8 ans » ou 100 000 km, au premier des deux termes échu. Offre réservée aux particuliers, cumulable avec le plan promotionnel en cours, pour la commande d'une Fiat VP neuve jusqu'au 30/04/2020, sous condition de signature du contrat d'extension de garantie Mopar 2 + 8 ans à la commande, dans le réseau Fiat participant. Offre incompatible avec les contrats Atout Services et toute autre extension de garantie optionnelle. **Modèle présenté** : Fiat Tipo 5 portes Elysia 1.4 95 ch MY20 avec options : **19490 €**. Tarif conseillé au 02/01/2020. Offres non cumulables, réservées aux particuliers, **valables jusqu'au 30/04/2020**, dans le réseau Fiat participant. **Consommation cycle mixte WLTP (l/100 km) : de 4,5 à 7,9. Émissions de CO_2 WLTP (g/km) : de 115 à 168.**

RCS Versailles 305 493 173.